

# *Cool Memories IV*

1995-2000

Jean Baudrillard

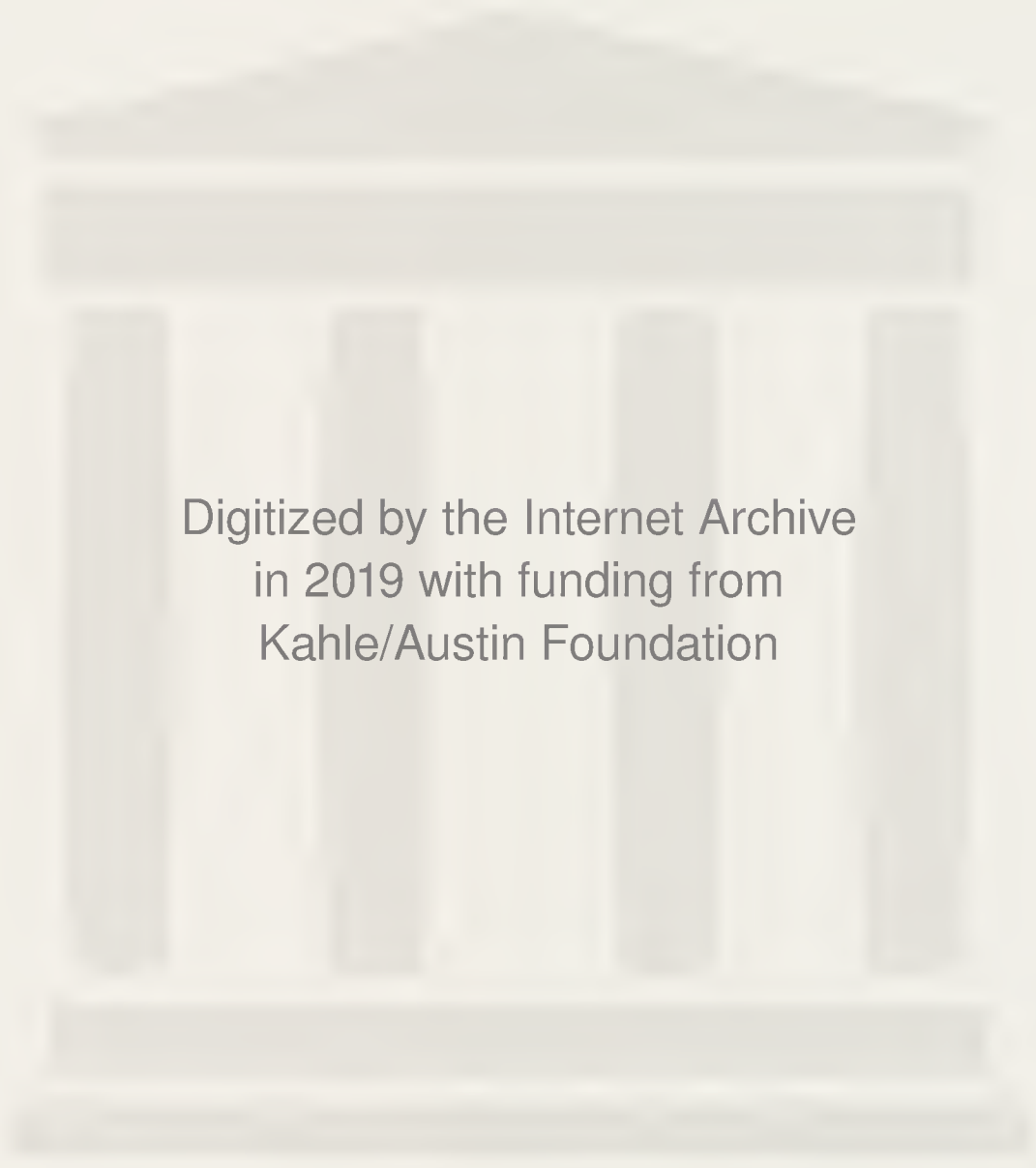


Galilée

PQ  
2662  
.A95348.3  
C66  
1987  
v.4







Digitized by the Internet Archive  
in 2019 with funding from  
Kahle/Austin Foundation

[https://archive.org/details/coolmemories0004baud\\_o7q8](https://archive.org/details/coolmemories0004baud_o7q8)

INCISES  
Collection dirigée par Agnès Rauby



## Cool Memories IV

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Galilée*

OUBLIER FOUCAULT, 1977.  
L'EFFET BEAUBOURG, 1977.  
DE LA SÉDUCTION, 1979.  
SIMULACRES ET SIMULATION, 1981.  
LE MIROIR DE LA PRODUCTION, 1985.  
L'AUTRE PAR LUI-MÊME, *HABILITATION*, 1987.  
COOL MEMORIES I, 1987.  
COOL MEMORIES II, 1990.  
LA TRANSPARENCE DU MAL, 1990.  
LA GUERRE DU GOLFE N'A PAS EU LIEU, 1991.  
L'ILLUSION DE LA FIN, 1992.  
LE CRIME PARFAIT, 1994.  
FRAGMENTS, *COOL MEMORIES III*, 1995.  
ÉCRAN TOTAL, 1997.  
L'ÉCHANGE IMPOSSIBLE, 1999.  
COOL MEMORIES IV, 2000.

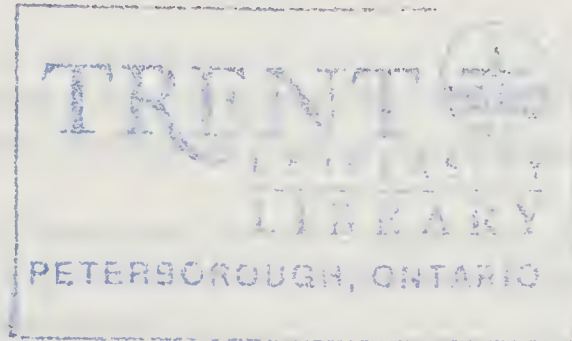
### *Chez d'autres éditeurs*

LE SYSTÈME DES OBJETS, Gallimard, 1968.  
LA SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION, Denoël, 1970.  
POUR UNE CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE DU SIGNE,  
Gallimard, 1972.  
L'ÉCHANGE SYMBOLIQUE ET LA MORT, Gallimard, 1976.  
À L'OMBRE DES MAJORITÉS SILENCIEUSES, Denoël, 1978.  
LE PC OU LES PARADIS ARTIFICIELS DU POLITIQUE, Cahiers  
d'Utopie, 1978.  
LES STRATÉGIES FATALES, Grasset, 1983.  
LA GAUCHE DIVINE, Grasset, 1984.  
AMÉRIQUE, Grasset, 1986.  
FIGURES DE L'ALTÉRITÉ, avec Marc Guillaume, Descartes  
et C<sup>e</sup>, 1994.  
LE PAROXYSTE INDIFFÉRENT, entretiens avec Philippe Petit,  
Grasset, 1997.  
MOTS DE PASSE, Pauvert, 2000.  
LES OBJETS SINGULIERS, avec Jean Nouvel, Calmann-Lévy, 2000.

Jean Baudrillard

# Cool Memories IV

1995-2000



Galilée

PS 2462 . A 853483 C66 987 v4.

© 2000, ÉDITIONS GALILÉE, 9, rue Linné, 75005 Paris.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

ISBN 2-7186-0538-3 ISSN 1242-8434

Très zarathoustrien, ce rire silencieux. Les fleurs rient silencieusement. L'herbe et les plantes et la forêt entière rient silencieusement. Le ciel et les étoiles rient silencieusement. S'il y a un bruit de fond de l'univers, c'est ce rire silencieux, ce bruit inaudible qui est comme un lointain écho de l'apparition de l'homme et de la catastrophe du monde réel.

Ligne de partage des eaux – ligne de partage des pensées. Pas d'étendue planisphérique. Toujours les eaux et les destins se divisent.

Il y a, différent du pôle historique, un pôle magnétique des événements invisibles qui, par leur masse, infléchissent la trajectoire des événements historiques.

Analogie à celle de la terre et de l'espace physique, il y a une courbure de l'espace mental et de l'espace historique qui rend impensable toute idée de planification et de linéarité.

Un monde isotherme, sans évaporation pour cause d'absence de vent et de soleil, est un univers mort. De même un

corps d'où, par confinement humoral, rien ne s'évapore plus, d'où nulle sécrétion n'émane, comme dans l'hygiénisme radical d'aujourd'hui, est un corps mort.

Victimes de tous les pays, gardez-vous bien de vous venger, vous ne seriez plus dignes de notre pitié. Ne laissez pas la vengeance effacer l'horreur du massacre.

Un seul être de trop, et tout est surpeuplé.

Le concept est irreprésentable, mais l'image est inexplicable. Entre eux il y a donc une distance irréparable. Et pour cela, l'image vit toujours de la nostalgie du texte, et le texte de la nostalgie de l'image.

Il faut vivre en intelligence avec le système et en révolte contre ses conséquences. Il faut vivre avec l'idée que nous avons survécu au pire.

Il faut considérer que nous sommes entrés dans une phase de prohibition de la pensée, et donc préparer le passage dans la clandestinité et les catacombes du Virtuel.

Un simple balayage de la scène politique nous affranchit sur son insignifiance. Mais le pouvoir demeure comme fonction hygiénique et thérapeutique, comme rite apotropaïque, comme anti-dépresseur.

Des laps de temps flottent sur l'étendue numérique du temps, comme des lambeaux de territoire sur l'étendue de la carte, comme les lambeaux d'écriture arrachés à la servitude de la langue, comme des lambeaux d'image arrachés à l'évidence de plus en plus spectrale de la réalité.

Le cynisme convient à la canicule, en même temps qu'à une vie de chien. L'ego y est flottant, mais le superego y fonctionne d'autant mieux, se mouvant dans l'espace glacial de la volonté.

Ces épaules que j'ai découvertes sur la blancheur d'un lit d'hôpital et que j'ai retrouvées aussi éclatantes dans le fourreau noir d'une robe de mariée.

Salieri a parfaitement raison : la perfection, la grâce (celle de Mozart) est criminelle et doit être détruite. Cette insulte à la médiocrité universelle doit être vengée. L'apostrophe de Salieri est un défi à l'inégalité de destin qui nous frappe.

Mais la rédemption démocratique est tout aussi inacceptable.

Que la miséricorde divine soit infinie signifie simplement qu'elle est à une distance infinie. (Updike)

À l'inverse du battement d'ailes de papillon qui déclenche un cyclone à l'autre bout du globe, ne peut-on imaginer un ouragan qui finirait dans un battement d'ailes de papillon ? Ou encore une brise légère qui finirait aux antipodes par un cataclysme d'ailes de papillon ? Peut-être la théorie du chaos ne vaut-elle au fond que pour les ouragans et les papillons ?

Capter les bruits fossiles de l'univers philosophique. Ce qui fait bruire encore la théorie de Marx dans le cyberspace. À peine audible, elle nous renseigne pourtant sur le nombre d'années-lumière qui nous séparent de la révolution – l'évènement historique inaugural qui, tel le Big Bang ou le crime originel, n'a au fond jamais eu lieu et dont il est définitivement impossible de se rapprocher, entraînant par là l'impossibilité de toute vérité historique comme de toute science de l'origine.

Rêve étrange d'une verge qui pénètre dans le méat d'un pénis, qui se confond avec un organe sexuel de femme (dans le rêve, tout cela est parfaitement vraisemblable). À la fin, ce sont deux êtres siamois reliés par une seule verge convergente, comme une bouteille de X, cette figure topologique où le col revient s'aboucher au cul de la bouteille, formant un seul objet convexe.

Alors que tous deux étaient heureux ou malheureux ensemble, désormais l'un va automatiquement mieux quand l'autre va plus mal. Cette balance peut s'équilibrer indéfiniment. Dans le couple parfait, ce qui disparaît chez l'un réapparaît chez l'autre.

Quand la femme dit : j'ai envie de faire l'amour avec vous, c'est une offre. Quand un homme le dit, c'est une demande. Privilège absolu de l'offre sur la demande. Mais quand la femme s'offre, c'est toujours aussi une demande (d'assentiment), et quand l'homme lui demande de s'offrir, il lui fait l'offre de sa demande.

La plus belle histoire de crime.

Le meurtrier réussit, en accumulant les preuves, à convaincre son ami que c'est lui qui a tué, dans une crise de

somnambulisme. L'ami est condamné et purgera sa peine dans l'illusion d'être le coupable. Vingt ans après, ils se retrouvent, et le meurtrier réel, donnant cette fois à son ami toutes les preuves de son innocence, parachève en quelque sorte son meurtre par cette révélation meurtrière. L'ami devine, dans un éblouissement, mais trop tard, que c'est l'autre qui a tout fomenté. Criminologie ésotérique, dirait Ceronetti.

La pensée et la réalité s'éloignent l'une de l'autre à une vitesse Grand V, selon un mouvement strabique divergent. La pensée louche sur sa perplexité abyssale, et la réalité devient de plus en plus louche.

Le système et l'analyse sont comme des ombres rivales. Plus l'un s'optimalise, plus l'autre se radicalise. Mais qui se soucie encore de cette radicalité ? Elle n'est plus révulsive, elle est laxative. Vous croyez être l'Ange Exterminateur, vous n'êtes que le clystère !

La joie méchante, alors que la barre est déjà bien basse, de voir les gens rivaliser pour passer en dessous. La lâcheté intellectuelle est devenue la véritable discipline olympique de notre

temps. Un consensus bestial se fait sur le plus petit commun dénominateur.

Au fil du temps, le Beau, le Bien et le Vrai jouent à un étrange jeu de chaises musicales. D'abord, c'est la suprématie du Bien et des valeurs morales. Mais alors le Mal prend une valeur esthétique : la laideur devient belle. Tout cela est balayé par le Réel qui, n'étant ni beau ni laid, devient vrai. C'est l'objectivité qui devient la valeur morale dominante. Pas pour longtemps, car finalement le simulacre et le Virtuel l'emportent sur toutes les valeurs.

L'hypothèse (microphysique) de l'inséparabilité des particules « jumelles » est en train de se vérifier dans la simultanéité mondiale de l'information – promiscuité de tous les points du globe en temps réel, abolition de l'espace et du temps. Simple-ment, cette simultanéité se double d'une absence irréductible des choses les unes aux autres. La promiscuité mentale se double d'une distance infranchissable entre les corps.

Ce qui est consolant, alors que nous vieillissons, c'est que le monde actuel vieillit plus vite que nous. À ce rythme, nous lui survivrons.

Le bagne d'Ushuaia, celui des Recidivistas. Le détenu dont on ne sait ni le nom ni le crime, ni le destin final ni la date de la mort, mais dont il reste une photo, une seule – frère en captivité de tous ces Indiens dont on ne sait ni le nom ni le crime, mais dont on ne connaît que trop bien le destin final.

Univers étrange de criminels, d'exilés, d'anarchistes (dont celui qui fit exploser le chef de la police de Buenos Ayres, et fut gracié au bout de vingt ans pour être condamné à l'exil), d'Indiens et de missionnaires salésiens, parasites bienfaiteurs d'une race dégénérée, pareils aux lichens qui s'enroulent autour des forêts de nothofagus et les submergent en les phagocytant.

Forêts comme dévastées par un cataclysme récent. Épaves de bateaux naufragés. Cimetières d'émigrés et de navigateurs. Et aujourd'hui le désastre d'une modernisation anachronique, le béton, la poussière, le trafic, le fracas des moteurs, sacrilège, comme s'il fallait anéantir le silence du bout du monde.

On croit avoir largué le reste du monde, mais il était là avant vous, avec ses fax, ses techniques, ses motos, ses vidéos, ses duty free. Venir ici, c'est rêver d'une fin possible de toute chose et de la pensée. Mais on y vérifie que la seule extrémité du monde est celle d'une circulation sans fin. Partout on est l'otage du réseau mondial. Impossible de couper le cordon ombilical. On est soi-même un phénomène extrême, au-delà de sa propre fin.

Les Alakaloufs, eux, ne savaient pas qu'ils étaient au bout du monde. Les Indiens de la Terre de Feu étaient là et nulle part ailleurs. Les navigateurs, les aventuriers, les missionnaires et les proscrits découvrirent eux aussi, en leur temps, un autre monde, sans commune mesure avec le leur. Nous par contre sommes là en touristes, avec notre orgueil d'avoir tout découvert, et notre regret d'un monde fini.

Un univers dévasté, en même temps qu'un sentiment de déréliction archaïque. Un désastre antérieur, venu du fond des temps, mais qui dure toujours. Un sentiment de malédiction, que les Fuégiens reportaient sur leurs propres dieux, quand ils en avaient – difficile aux Dieux de prendre pied dans un univers sans soleil, sans pitié, pas même celle des éléments les uns envers les autres. Ni la trace de l'être humain ni la grandeur naturelle d'un désert – où qu'on aille en Patagonie, c'est le contrepied de la nature comme de la culture. L'immensité d'un territoire sans relief, la nullité d'un horizon stérile, une forme diluvienne ou antédiluvienne. Ni villes ni paysages, tout cela n'a de sens que dans un monde civilisé. Les zones « urbaines » sont un néant de poussière, de béton, de néon, de bruit artificiel et de vulgarité musicale, vestimentaire, mécanique et technique.

Ici, tout ce qui est inhumain est sublime, tout ce qui est humain est immonde. D'être « au bout du monde » illumine ce contraste. Ce qu'on y découvre, ce n'est pas un monde ori-

ginel, c'est le mixte d'une forme sauvage indestructible et d'une emprise tout aussi destructrice de l'espèce humaine.

Aussitôt après : New York – autre fin du monde. La Terre de Feu étant l'extrémité lointaine, périphérique – New York l'extrémité centrale, le centre extrême de gravité de notre monde. Mais chacune à sa façon donne l'impression d'être sur une autre planète. La dilatation du temps géologique en Terre de Feu, ici sa diffraction et son accélération en temps réel – aussi intemporel en surface que l'autre en profondeur. Et si là-bas le soleil passe au Nord à midi, ce qui semble toujours aussi merveilleux à un septentrional, il semble tout aussi étrange que le soleil se lève et se couche sur New York, dont le thème astral semble indifférent à quelque autre orbite que la sienne. À la pointe de Manhattan, vers Ellis et Staten Island, on est sur les rives du Canal de Beagle.

Haute tension – anti-cyclone perpétuel : l'énergie étant une forme de catastrophe, New York est bien un épice centre catastrophique. Les millions de gens dans la rue semblent n'avoir rien d'autre à faire que de faire exister New York – New York n'ayant rien d'autre à faire que d'être le centre du monde. C'est en cela qu'elle ne représente qu'elle-même et que tout ce qui se passe ici a une importance mondiale. Le charme de cette ville est d'avoir transformé non seulement le reste des États-Unis,

mais le reste du monde en une immense province. De là sans doute le pressentiment de catastrophe, mais un pressentiment exalté, celui d'un sacrifice collectif. Pas de lien social, pas de convivialité, pas de responsabilité envers le passé ou le futur – on ne s'y reproduit pas, New York n'est pas faite pour s'y reproduire. Tout s'y produit, un point c'est tout. C'est une ville définitive et sans lendemain.

Quand on passe de la Terre de Feu à Times Square, on ne peut qu'être terrifié par la prolifération de la race humaine. Et on est forcé de penser, comme Ishi dans la foule de San Francisco, que tous les morts sont là en même temps que les vivants, car il ne saurait y avoir autant d'êtres vivants simultanément : Dieu ne saurait pourvoir à tant d'existences. Dix morts pour un vivant est une proportion raisonnable – exactement comme dans la forêt primitive : un arbre vivant, dix arbres morts. C'est ça la vie, et il ne faut pas en faire une maladie. La conclusion est que dans la surpopulation urbaine, neuf sur dix des êtres humains sont des morts virtuels (même si leur évidence physique est trompeuse) c'est-à-dire des êtres coupés les uns des autres. Seuls quelques milliers, dans la meilleure des hypothèses, gardent un lien secret, une complicité obscure, et constituent une chaîne symbolique vivante, la seule séquence significative dans cet immense génome humain inactivé.

Sur la Cinquième Avenue, un corps frêle de femme, véritable symbole du défi militant, brandit un poster qui stigmatise la pornographie générale. Elle le brandit comme sa propre photo d'identité. Elle dit : voyez qui je suis, voyez cette image ! – tout en se consumant sous le regard indifférent de la foule – bel exemple de prostitution gratuite : la profession la plus vieille du monde et la profession de foi confondues sous le signe de l'Armée du Salut.

Elle n'a pas compris qu'il ne faut jamais tendre aux gens le miroir de leur obscénité, où ils n'ont que trop tendance à se voir avec plaisir. Pour ce contresens fatal, cette vierge prosélyte aurait elle-même mérité d'être séduite, voire pieusement débauchée, avec tous les égards dus à la féminité qu'elle bafouait sans le savoir.

Que comprend la mouche de la vitre à laquelle elle se heurte jusqu'à l'épuisement ? Rien dans la nature n'offre un obstacle semblable à son instinct naturel : un obstacle transparent. Nous n'en savons pas plus du vide transparent qui nous sépare des autres que la mouche de l'obstacle infranchissable de cette surface de verre.

Canetti : « Chaque fois qu'une vérité menace, l'homme se cache derrière une pensée. » Oui, mais aussi : chaque fois qu'une pensée menace, l'homme se cache derrière la vérité.

Il dit : je veux bien être responsable de l'être, mais pas des apparences.

Les mystères de la micro-physique : comment fait une particule pour disparaître ? On nous dit qu'elle dure 1 ( $- 10$ ) secondes – mais que devient-elle, puisqu'elle est « élémentaire » ? Et avant qu'elle apparaisse, elle et son anti-particule, qu'y avait-il ? Interrogations qui renvoient toutes à une seule : qu'en est-il du monde lorsque nous n'y sommes pas, qu'en sera-t-il lorsque nous n'y serons plus ? Comment avons-nous fait pour apparaître, comment ferons-nous pour disparaître ? Et quel peut être l'effet de notre absence ? Il faut user, pour en savoir plus, de notre anti-matière grise. Il faut avoir en soi, comme dit Canetti, une confiance pour ainsi dire mortelle.

Tempête de neige. Le vol est annulé. Je ne serai donc pas au rendez-vous. Mais j'y suis pourtant, puisque je devrais y être, et que tout le monde m'attend. On peut généraliser ce type de dépaysement imprévisible – ça donne de l'air, du charme, de l'ironie, de la profondeur. Rien n'est en effet plus banal que d'être là où on devrait être. Surtout si on y est indispensable. Rien n'est plus mesquin que d'être là où on est indispensable.

Ce qui, dans l'ombre intempestive, prend la forme d'un aiguillage cérébral, pour finir par se livrer au véritable dieu, qui est celui du sommeil.

Disparition de l'objet dans son système  
Disparition de la production dans son miroir  
Disparition du réel dans le simulacre  
Disparition de l'Autre dans son double  
Disparition des majorités dans leur silence  
Disparition du Mal dans sa transparence  
Disparition de la séduction dans l'orgie  
Disparition du crime dans sa perfection  
Disparition de la mémoire dans la commémoration  
Disparition de l'illusion dans sa fin et, finalement,  
Disparition de l'illusionniste lui-même, sur scène, en pleine lumière. L'illusionniste, au terme de son art, ne peut que se faire disparaître lui-même (sans savoir comment).

Changement d'élocution des speakers. Avant, c'était la voix perchée, en crescendo continu jusqu'à la fin de la phrase. Aujourd'hui on suspend la phrase avant terme, dans une sorte d'apnée, de respiration artificielle, de halètement intérieur, mimant une recherche des mots qui devrait être celle de la pensée. Tout cela pour donner l'idée d'une vérité interactive du

dialogue. Avant, on mettait en scène le message, le sentiment, la vérité. Aujourd'hui on mime la genèse obscure de la parole – qui sait ? l'inconscient existe peut-être aussi chez les présentateurs, et leurs hésitations calculées sont le reflet – psychanalyse oblige – de l'« absence » de l'Autre. Rhétorique de l'air du temps.

Abbaye de... Le Dimanche des Chasubles Roses.

Nous restons debout, au moment de l'élévation, au milieu des gens prosternés. Pour cette même raison, pour ne s'être pas incliné au passage d'une procession, le Chevalier de la Barre est mort supplicié. Les temps ont bien changé.

Exécuté à 27 ans. Son effigie dans une niche décore toujours un coin de rue à Gruissan. Couleurs délavées, fleurs défraîchies, derrière les barreaux l'effigie elle-même reste prisonnière de l'intolérance.

Ne pas s'incliner – geste souverain, mieux qu'une violence, mieux qu'une révolte armée. Dans son élégance, c'est l'acte le plus pur, le plus radical. Ne pas en faire une cause morale, ni donner à son geste un sens universel – simplement ne pas s'incliner. Quel acte équivaldrait à celui-ci aujourd'hui ?

Aujourd'hui je peux rester debout pendant l'élévation, affronter du regard l'hostie et son ostension, sans encourir quoi que ce soit. Telle est notre liberté – mais y a-t-il de quoi être fier ?

Dans l'abbaye moderne (voile de béton et vitraux abstraits, avec le Christ en trapéziste néo-giottesque au-dessus de l'autel vide) règne une absence flagrante de divinité. Au miracle de l'Incarnation a succédé le scandale de la Désincarnation. Chants grégoriens pour maison de campagne. L'homélie sur saint Jean interviewant le Christ : Êtes-vous le vrai, ou devons-nous en attendre un autre ? (Réponse du Christ, apocryphe : Je suis le vrai, mais il ne faut pas le dire). À quelques kilomètres de là, assemblée celtique néolithique, au cœur du tumulus, les yeux clos en signe de synergie silencieuse.

#### Clint Eastwood et la *Route de Madison*.

D'abord un héros de western abstrait et désincarné, asexué. Puis un justicier urbain, tout aussi austère, pourfendeur du mal, mais avec quelques faiblesses pour le sexe faible. Finalement devenu photographe, toujours outsider, mais trouvant cette fois l'amour dans l'intimité clandestine du monde rural. Belle cohérence nostalgique d'un homme venu d'ailleurs et qui y retourne, mais à travers toutes les variantes mythologiques de son époque et du cinéma lui-même. Les autres tycoons (Brando, Nicholson) sont des monstres qui jouent d'un masque différent à chaque film et se dissolvent dans l'exagération de leur personnage. Monstres polymorphes qu'une certaine folie entraîne au-delà de leur rôle de composition, mais qui ne dessinent pas de parcours singulier (tout le monde n'a pas la chance de jouer son destin sur une seule carte, comme

James Dean). Clint Eastwood est le seul à rester fidèle à son profil mythologique.

L'utopie légère des jours de grève – marcher, marcher, enfin privés des moyens de communication, enfin privés d'une de ces facilités de vivre sans contrepartie. Un instant de soustraction – un instant de perfection.

Prendre, juste avant que la grève devienne totale, le TGV sans voyageurs (ou presque), sans contrôleurs, sans conducteur peut-être. L'image d'une société idéale, en service minimum et à pilotage automatique, faite de réflexes conditionnés et de contrôles invisibles – un rêve !

Scruter les gens avec une telle attention qu'ils soient forcés de tout dire.

Fixer les gens avec une telle inattention qu'ils soient forcés de se taire.

Ne jamais faire aujourd'hui ce que vous pourriez ne faire que demain. Puisque ce que vous ne pourriez faire que demain, vous ne pouvez pas le faire aujourd'hui. Ne jamais faire dans cette vie ce que vous pourriez faire dans une autre. Songez à

tout ce qui a perdu de son charme parce que vous l'aviez fait dans une vie antérieure !

L'idée de prier pour les âmes du Purgatoire n'est pas mauvaise. Mais au fond, pour qui prie-t-on ? Car il est évident que nous y sommes, au Purgatoire, que nous purgeons ici notre peine, et que, même rachetés par la mort du Christ, il faut encore ramer une éternité pour payer les intérêts. À vrai dire, ces âmes du Purgatoire, il faut plutôt prier pour qu'elles y restent, car on sait ce qu'il en est de l'enfer et de ceux qui y brûlent, puisque l'enfer, c'est de ne jamais pouvoir faire que le mal – mais qu'en est-il de ceux qui, au paradis, n'auront plus aucune idée du Mal ? Dieu seul sait ce qui les attend.

De toute façon, l'enfer est impensable aujourd'hui. La perpétuité du Mal est impensable. Tout, l'hérédité, le milieu, l'inconscient s'y opposent. Même les crimes passés sont des circonstances atténuantes. Tout est devenu circonstance atténuante, de par l'interaction du coupable et de la victime, des gènes et de la volonté, de l'effet et de la cause.

N'importe quelle forme de pensée demande une préparation par le vide. Il faut vider l'abcès cumulatif, puisqu'en toutes choses nous en savons trop. Et il n'est rien de mieux que les

diversions stupides pour venir à bout de cette masse qui écrase la pensée. Rien de tel qu'une bonne gymnastique obsessionnelle pour écarter les idées reçues. Les préparatifs de la pensée sont aussi mystérieux que les préparatifs de la colère.

Le règne de la bêtise spéculative, de la bêtise statistique : « Les Français dans leur majorité pensent que... », « 66 % estiment que Clinton n'est pas moralement coupable » – du langage d'expert : « On prévoit un séisme majeur en Californie dans les 20 prochaines années », « Les experts envisagent une reprise économique pour l'automne » – de la contre-information flagrante : « L'hypothèse d'un acte terroriste est écartée » – de l'évidence causale : « La douceur du temps augmente le risque d'avalanche... ». Toute l'information est une spéculation sur la crédulité et la bêtise.

Tous les jours, c'est le miracle de la liquéfaction du sang. Le sang coagulé de l'événement s'écoule par la blessure ouverte de l'information. Tous les jours, notre sang, après être monté par capillarité dans tous les réseaux, se liquéfie dans le journal et ruisselle sur les écrans comme celui de saint Janvier à date fixe.

Le couple idéal (Les Catilinaires – Amélie Nothomb) est trop beau pour être vrai. Mais le couple monstrueux, bestial,

obèse et asexué, est lui aussi trop laid pour être vrai – ectoplasmes lugubres d'une juvénilité radieuse. Il n'y a de vrai que l'accouplement des deux, au sens où chacun est la vérité de l'autre. Non pas tellement le mal comme vérité du bien que le bien comme vérité cachée du mal. Le spectre du bien collaborant avec le spectre du mal dans l'immoralité la plus totale. Et l'écriture d'Amélie elle-même complice de cette hypothèse par sa perfidie.

Cette femme en coma dépassé à l'hôpital de Rochester – violée dans son coma (sœur malheureuse de la Marquise d'O romantiquement violée dans son évanouissement), enceinte et accouchée, sans volonté, sans conscience et sans désir, d'un enfant qu'elle ne verra jamais. Symbole de notre condition à tous, violés que nous sommes mentalement dans notre état hypnotique de citoyens modernes politiquement décérébrés et engrossés, à titre quasiment posthume, d'êtres que nous ne connaissons jamais.

À défaut de prévenir les catastrophes, on a inventé le « suivi psychologique », où on confie à des experts le contrôle névrotique des populations traumatisées. On « insonorise » mentalement le choc, en quelque sorte, comme on insonorise médiatiquement un événement en proscrivant les images, comme on isole sensoriellement les détenus dans les prisons

modernes. Plus besoin de changer la vie, il suffit d'agir sur l'écran cérébral ou les terminaisons nerveuses.

Médecins sans frontières, journalistes sans frontières, intellectuels sans frontières – c'est le leitmotiv même de la mondialisation : marchés, information, pollution, corruption sans frontières. On ferait mieux de chercher des frontières à la médecine, au journalisme, à l'information, à la culture même, et à l'universel en général.

Une bonne part de l'écriture contemporaine, romanesque ou théorique, est devenue conviviale – elle marche au forfait, références et clins d'œil à l'appui, clefs en main, message en prime. Elle a cessé de vivre en intelligence avec le lecteur, dans cette complicité « exotique » qui se fonde sur le sentiment aigu de la distance, de la séparation, de la rupture, « une digue qui barre le fleuve de la conscience pour en élever le niveau, intensifier la force et accumuler l'énergie... ». La connivence dans l'écriture n'est que le solde de la facilité.

À une objection sur le simulacre, il répond : Bien sûr que ça n'empêche pas cette table d'exister matériellement ! Et il frappe la table en signe de preuve. Jusque-là, ça avait toujours marché. Mais, un jour, voilà que sa main passe à travers la table. La salle

s'écroule de rire. On vous l'avait bien dit, que ce n'était qu'un prestidigitateur !

Comme le scorpion menacé par le feu darde sur lui-même son propre venin, ainsi la démocratie encerclée par les flammes du libéralisme et du nouvel ordre mondial instille en ses veines le venin fulgurant de la corruption. La pensée elle aussi, encerclée par cette lugubre réalité, préfère se suicider en avalant son propre concept.

Expos, musées, manifestations : on est saisi par le spectacle des spectateurs bien plus que par ce qu'il y a à voir ou à entendre. Ce qui rend presque impossible la jouissance des lieux et des œuvres, car le non-sens innombrable de la masse s'y oppose – autrement plus significatif, mais de quoi ?

La conférence : Qu'est-ce que je fais là ? Mais surtout : Qu'est-ce qu'ils font là – tant de gens rassemblés en une masse béante, hallucinée et consentante ? Qu'est-ce qui les pousse à prendre ainsi la place du mort (d'où vient qu'il leur est si difficile de prendre la parole) ? L'impression sournoise, par contre, qu'ils vont vous dévorer, ce qui est peut-être leur désir secret. Mais ils ne le font pas. Ils se laissent bercer par la parole, dans une sorte de spasme muet ou de léthargie nerveuse. Tel

est le sort du pianiste de grand hôtel, dont on ne perçoit la présence que lorsqu'il cesse de jouer, et qu'on applaudit alors automatiquement. Une seule fois, ils ont oublié d'applaudir – ils n'avaient pas compris que c'était fini.

L'étrange ballet de ces personnes qui, au moment de se croiser sur le même trottoir, se précipitent l'une vers l'autre pour s'éviter de justesse.

Même scénario dans le bégaiement, où les mots s'entrechoquent au moment de sortir, peut-être parce que, contre la volonté de celui qui parle, ils s'attirent les uns les autres, ou bien parce qu'il panique devant les mots qui sortent de lui comme des choses.

Publicité d'une jeune femme africaine hâve, affamée, ravagée par la misère, et la même, redevenue (grâce à votre don généreux à l'organisation internationale de secours) une splendide créature, proche du top model. Il a donc fallu que le mannequin soit maquillé à mort pour lui donner le masque de la misère. De quoi rendre suspecte n'importe quelle image, et la vérité de la misère elle-même. Le message (involontaire) est donc celui de l'hypocrisie d'un mouvement (humanitaire) capable d'un tel truquage médiatique. Publicité dissuasive qui fait de nous des négationnistes. À force de publicité faite à la

vérité, on en vient à nier la vérité elle-même. À force de stratagème de l'image, on en vient à vous dégoûter de l'image.

Dans son incohérence urbaine, Naples est le plus bel exemple de ce que les résultats du désordre absolu sont les mêmes que ceux de l'ordre absolu.

Au bord des étangs de Sainte-Périne, les mongoliens font leur promenade du dimanche. Ils effraient les canards qui s'envolent et dérapent sur la surface gelée. Qu'est-ce qui peut bien hanter la conscience des canards glissant soudain sans contrôle sur l'étang où ils barbotent toute l'année ? Et qu'est-ce qui peut bien traverser la conscience des mongoliens qui vous regardent dans les yeux, hilares et hagards, sans aucune idée de l'image qu'ils offrent et de leur monstruosité ? Peut-être la même idée du bonheur flotte-t-elle dans la tête des canards et dans celle des mongoliens ?

### *Pompei.*

Le charme de la catastrophe est qu'elle n'a pas d'équivalent en temps réel. Si nous la ressuscitons sous quelque forme de réalité virtuelle, nous l'anéantissons. C'est pourtant ce qui se trame aujourd'hui : un Euro-Pompéi en superproduction vivante, avec un reality show de l'éruption du Vésuve, etc. Pompéi vitrifiée, scellée sous vide, Pompéi enfouie sous les coulées de lave touristique sert aujourd'hui de monnaie

d'échange à toutes les futures simulations de catastrophe. Équivalent de la grotte fermée et interdite de Lascaux, qui sert de fonds or et de stock-exchange archéologique.

On dit que la communication planétaire abolit les distances. Mais l'impact des catastrophes, lui, reste toujours inversement proportionnel à la distance : 5000 morts en Chine ne valent pas 10 vies humaines occidentales. C'est même pire qu'avant, puisqu'alors l'indifférence pouvait être imputée au manque de communication – une fois cet obstacle levé, on peut vérifier que, derrière la solidarité formelle, la discrimination est sans appel.

Un jour, l'espèce n'aura plus d'autre choix que le compte à rebours génétique, cette forme translucide de suicide qui consiste à répertorier tous les gènes et à les arracher à leur inutilité. Elle y trouvera un ennui fatal, et il sera trop tard alors pour une désescalade. Il est sans doute déjà trop tard pour faire échec aux processus en cours.

Ne prend fin que ce qui a une destination, puisque, celle-ci une fois atteinte, il ne reste plus qu'à disparaître. L'espèce humaine n'a survécu que parce qu'elle n'avait pas de destination finale. Ceux qui ont voulu lui en donner une l'ont en général précipitée vers la destruction. Et c'est peut-être par un

réflexe de survie que les groupes et les individus abandonnent peu à peu toute destination précise, abandonnent le sens, la raison et les Lumières pour ne garder que l'intuition sauvage d'une situation imprécise.

La pitié et le ridicule sont encore, pour les hommes politiques, grâce à la solidarité contagieuse avec la piètre opinion que les citoyens ont d'eux-mêmes, le meilleur moyen de gagner des suffrages. Ce qui a fort bien réussi à Chirac, pour qui le passage par les Guignols a pris valeur de sacrifice expiatoire. La ruse est d'attirer vers soi la férocité sentimentale des masses.

Ce n'est pas l'homme qui boit le thé, c'est le thé qui boit l'homme

Ce n'est pas toi qui fumes la pipe, c'est la pipe qui te fume

C'est le livre qui me lit

C'est la télé qui te regarde

C'est le monde qui nous pense

C'est l'objectif qui nous fixe

C'est l'effet qui nous cause

C'est le langage qui nous parle

et toujours toujours

C'est le temps qui nous perd

C'est l'argent qui nous gagne

C'est la mort qui nous guette

Virus informatiques ? Mais non : c'est l'information elle-même qui est un virus.

Les maladies ? Mais non : c'est la santé à tout prix, c'est le design hygiénique et bientôt génétique du corps qui est pathologique.

Disneyland Disneyworld ? Mais non : ce n'est que l'épiphénomène d'une Amérique « réelle » complètement disneyfiée.

La corruption, les détournements de fonds ? Mais non : ce serait plutôt le correctif à la circulation folle et systématique de l'argent. Le délit d'initié ? Correctif à la circulation folle de l'information. Tel est le paysage d'une criminalité factice, qui blanchit la réalité fondamentale du Mal.

La duplicité de Mitterrand est moins celle, cynique, du politique que celle, bourgeoise, de la sphère intime de réserve. Sa dissimulation n'est pas celle du Prince, c'est celle du moraliste sentimental en disgrâce.

Finalement Disney Company n'aura même plus besoin de racheter ou d'investir. Ce sont les quartiers, les villes, les populations entières qui demanderont leur rattachement à Disney Illimited, qui solliciteront d'eux-mêmes leur entrée dans la Quatrième Dimension.

Tout comprendre, et donc tout pardonner, est une loi morale impraticable. On peut comprendre la femme adultère, et donc lui pardonner, et donc éviter de la pendre à un arbre en place publique. Mais on peut comprendre aussi le mollah qui ordonne de la pendre, et comprendre même l'arbre auquel elle est pendue, et même la corde. On peut tout comprendre, sauf qu'il en soit ainsi.

Le plus odieux chez les terroristes palestiniens, c'est qu'ils se font tuer dans leurs attentats. Ils trichent. Ils engagent leur mort comme prix à payer. C'est inacceptable. Ces gens-là n'ont pas le courage de lutter à armes égales.

La pluie qui redouble de violence avant de s'arrêter. L'eau qui accélère sa course à l'approche de la cascade. L'athlète qui se désunit à l'approche de la victoire. Hypersensibilité aux conditions finales.

Nouvelle silhouette urbaine : l'homme immobile au coin de la rue avec son téléphone cellulaire, ou tournant sur lui-même comme un fauve avachi, tout en parlant sans discontinuer dans le vide. Insulte vivante à tous ceux qui passent. Seuls les fous et les alcooliques peuvent ainsi bafouer l'espace public et parler

dans le vide, mais eux du moins sont branchés sur leur délire intérieur. Tandis que l'homme cellulaire impose à tous, qui n'en ont que faire, la présence virtuelle du réseau, qui est l'ennemi public n° 1.

Un jour il n'y aura plus dans la rue que des zombies, les uns avec leur téléphone cellulaire, les autres avec leur casque audio ou leur visière vidéo. Tous seront simultanément ailleurs. Ils le sont déjà. Jusqu'ici on pouvait s'isoler intérieurement, désormais on peut s'isoler extérieurement – c'est le for extérieur. À l'enfermement carcéral succède l'enfermement mobile du réseau, comme à la rigidité cadavérique succède la souplesse cadavérique de l'homme-transfert, de l'homme protéiforme, du « caméléon » selon Nietzsche.

Régularité de métronome de l'existence des voisins, perçue à travers les murs par les seuls bruits qui signalent leur présence, leurs manies, leurs horaires, leurs rituels quotidiens, leur départ. Implacable.

Les villes futures ne seront plus que les succursales des aéroports, tout comme les villes actuelles ne sont déjà plus que les terminaux des autoroutes qui quadrillent le territoire.

Le futur aéroport sera à 120 km de Paris. À supposer qu'il soit au Nord, et celui de Bruxelles symétriquement à la même distance, il suffira de fusionner les aéroports pour passer d'une ville à l'autre. Plus besoin de s'envoler, tout aura fusionné dans le même lieu d'envol. Un seul grand aéropole pour l'Europe unifiée. Il suffira de prendre les correspondances secondaires pour Francfort, Londres, Madrid. C'est-à-dire exactement comme avant, mais à l'intérieur de l'aéropolis européenne. Mieux encore : un aéropole mondial. La planète aéropolisée, telle que les déplacements aient lieu, en temps réel corrigé, à l'intérieur du même réseau. On pourrait même envisager de supprimer tous les avions, dont le trafic n'aurait plus lieu d'être.

Si le film de l'histoire s'arrêtait net aujourd'hui, pourrait-on dire que, du point de vue de l'espèce, le bilan serait positif ? Dans ces derniers siècles, elle a crû et multiplié en nombre, et elle a prétendu à la maîtrise totale et à la transformation du monde. Nous risquons malheureusement d'être jugés sur cette toute dernière période – c'est le pire qui puisse nous arriver.

Chantres de la Mondialisation, d'Internet et du Virtuel, ou militants nostalgiques de l'Universel et des valeurs morales – qu'importe notre parti pris dans cette histoire ! C'est le

monde qui résiste à la mondialisation, c'est l'univers qui résiste à l'universel.

L'extrême-onction était un sacrement fort mal toléré, car si on survivait il fallait s'abstenir de toute relation sexuelle. Comme si la mort faisait partie des maladies sexuellement transmissibles.

L'amour sans préservatif n'existe plus que dans la fiction. Seuls le roman ou le film sauvent la mémoire d'une copulation libre et sans précaution – vieilles pratiques immorales dont les générations futures riront sans doute en toute liberté. Comment verront-elles ces images irresponsables de couples enlacés selon la seule règle du plaisir ? Mais ils comprendront encore moins l'érotisme des ceintures de chasteté.

*When an object is exactly like another, it is not exactly like it, it is a bit more exact.*

Quand on parle du cosmos et de l'espace, c'est comme si on parlait du futur, alors que le passé et l'origine sont toujours enfouis dans les profondeurs de la terre (sauf dans *2001, Odyssée de l'espace*, avec son sensationnel retour à l'origine, au fond de l'immensité spatiale).

Ainsi le Big Bang est un événement qui nous attend en quelque sorte dans le futur de la science, comme un horizon d'ailleurs inaccessible. Ainsi la lumière d'étoiles ultra-lointaines fait partie d'un passé qui ne nous a pas encore rejoints, et donc partie de notre futur.

Là s'opère une anamorphose du temps et de l'espace – la distinction des trois dimensions du temps n'étant valable au fond qu'à notre échelle planétaire. Cette distinction s'efface aujourd'hui même devant le temps réel.

Les U.S. parachutent la paix en Bosnie exactement comme ils ont parachuté la guerre dans le Golfe. Ready made technologique et diplomatique. De ce fait la paix et la guerre ont l'air aussi irréelles et spectrales l'une que l'autre.

Solidarité de la honte et de la haine. Deux affects nobles et primitifs, mais dont le mélange donne la passion négative du repentir.

La pensée n'est autre chose qu'une coïncidence heureuse.

Ses objets sont inamovibles. Elle n'en jette aucun. Elle en prend soin comme de son corps. Ils n'ont pas le droit de

mourir avant elle. Plus ils sont humbles et misérables, plus ils ont le droit d'exister. C'est tout ce qui leur reste, l'existence. Comme pour elle : bien peu de chose. Ceux qui font de grandes choses n'ont pas besoin d'exister. L'existence, c'est pour les pauvres – pauvres en désir, pauvres en plaisir, pauvres en esprit. Les riches ont des projets, les pauvres n'ont que leurs objets.

Derrière cet effacement et cette modestie, il y avait donc cette résolution et cette fierté, qui n'ont disparu que sous le masque de la mort. Même jeune et belle et sans doute désirable, elle ne l'a jamais su. Ce silence et cette discrétion, dans la vie comme dans la mort, laisse une image réconciliée, qui balance celle du père, douloureuse et irrésolue.

Sauf si on l'a désirée et préméditée, on ne peut pas vraiment envisager la mort de quelqu'un de proche. Il n'y a pas d'imagination de la mort. Elle est d'une évidence absolue, et on ne peut pas se représenter l'évidence absolue.

Le parc du Château de Compiègne, ses frimas, sa tristesse, ses perspectives brumeuses, où luisent quelques statues érotiques ou académiques de vestales ou d'éphèbes, condamnées à passer l'hiver dans une solitude impériale – telle Chloé enfouie

dans la brume, mais au charme nubile intact, échouée là par hasard, dans ce paysage d'une noblesse artificielle, avec tout l'apprêt cérémonial d'un visage de mort.

L'allégresse des femmes entre elles, faite de la délivrance de l'autre sexe, devenu l'objet d'un récit infini, mais à distance. Ainsi sans doute cette complicité des hommes entre eux, différente de l'homosexualité, venue d'une délivrance de la présence des femmes. Un cas singulier est celui des intellectuels entre eux, dont la joie complice vient de s'être débarrassé des deux sexes en même temps.

Tout d'un coup, elle a eu une envie folle de prendre dans ses bras le petit chat noir, c'est-à-dire que quelqu'un la prenne dans ses bras. Une envie soudaine d'être bercée et de redevenir une adorable petite chose qui ne grandirait jamais, et surtout pas une femme d'ambassadeur.

La surprise de l'amour était moindre que celle d'échapper pour une fois, comme en rêve, à son univers familier, et de se sentir étrangère à elle-même. Pour la première fois de sa vie, personne ne savait ni ce qu'elle faisait ni où elle était (moi seul le savais, mais je ne faisais pas partie de sa vie).

Dernière fourberie psychologique et thérapeutique : en cas d'excès de vitesse, il vous sera laissé le choix entre une lourde amende ou le visionnement d'un film sur la sécurité routière assorti d'un dialogue avec un psychologue. Aux dernières nouvelles, c'est mieux encore : le délinquant aura droit à une confrontation avec un rescapé d'accident grave de la route.

Apothéose jésuitique de la rééducation morale, du rachat par la contrition et les indulgences qui nous font grâce de l'enfer pour nous précipiter dans les affres de la purgation.

### *Saint-Pétersbourg.*

Le long des murailles de la forteresse, Pierre et Paul, nus ou presque dans les premiers rayons du printemps, les bronzés de la Perestroïka s'offrent au soleil en holocauste. Ils ont l'air accrochés à la muraille d'ocre rouge, projetés sur le mur par quelque force centrifuge. Comme les silhouettes irradiées d'Hiroshima, ou les squelettes du couvent des Capucins de Palerme. Ou comme le Mur des Fusillés, ou celui des Lamentations, ou comme les ombres platoniciennes sur les parois de la caverne, ou, dans la fresque de Signorelli à Orvieto, ces corps à moitié émergés de la glaise, recouverts d'une chair pâle à peine ressuscitée – ainsi les corps blêmes de Saint-Pétersbourg à peine sortis des limbes hivernales, tout juste exhumés et dressés là, immobiles et les yeux fermés, hommes et femmes mêlés, comme des suppliciés.

Rituel étrange que cette exhibition charnelle en pleine ville, que cette prostitution solaire qui ressemble à une exécution capitale, sur les lieux mêmes où des milliers de prisonniers politiques furent suppliciés par les tsars.

D'un côté l'immense pollution, l'immense rumeur métropolitaine de Bogota, qui monte vers le monastère, vers le chemin de croix aux visages de cuivre, et, de l'autre côté de la crête, le silence total de la forêt équatoriale.

Des dizaines d'écrivains publics sont installés le long des rues, avec leur machine à écrire des années 1950, entourés d'analphabètes qui n'ont jamais connu l'écriture. Juste à côté passent les cadres modernes, d'un pas vif, armés de leur téléphone mobile, et qui ne savent déjà plus ce que c'est que l'écriture.

Vue de la passerelle lors d'une commémoration quelconque à la Cité de la Villette, toute la communauté scientifique et culturelle agglutinée autour des buffets semble affectée de calvitie, comme une communauté de singes ou d'anthropoïdes déplumés – les crânes chauves alternant avec les épaules nues des femmes.

On sait que la mondanité en général témoigne d'une déception dramatique quant aux conditions réelles d'existence.

L'incendie du Crédit Lyonnais, détruisant miraculeusement toutes les archives en épargnant l'escalier monumental (le patrimoine) et les coffres à phynances (le capital). Bien joué : une telle infortune ne peut que susciter la compassion publique – effaçant ainsi les traces de l'arnaque. Cela consolera les contribuables d'avoir à éponger les 150 milliards de dettes.

Un tel évènement n'est jamais accidentel. Le serait-il qu'il serait encore trop beau pour être vrai.

Contrairement aux intellectuels, obsédés par le sens, les masses ont flairé depuis longtemps que le seul empire est celui des signes.

Selon une pente dangereuse de l'esprit, nous faisons moins de cas des apparences que de l'être, moins de cas des phénomènes que de leurs causes, moins de cas de l'immobilité des choses que de leurs mobiles.

S'il y a une mémoire imprescriptible des cellules, comme il y a une mémoire de l'eau, alors mes cellules garderont-elles, dans une autre vie, trace de l'herbe si douce de l'île Sainte-

Lucie en cet après-midi de juin ? Et les molécules de l'herbe auront-elles aussi gardé la trace électromagnétique de mon épiderme ? Cette fusion est de toute façon déjà réalisée dans la simple continuité mentale des sensations. Que chaque être se souvienne de tous les autres dans la nature, est une chose merveilleuse. Que chacun se souvienne de tout et que tout se souvienne de vous dans l'univers des réseaux et des mémoires artificielles, est une chose monstrueuse.

Seule distraction véritable : la contemplation hébétée des phénomènes élémentaires – les myriades de puces de mer caracolant à la lisière de la marée montante, l'avancée millimétrique de l'eau sur le sable, les formes lilliputiennes d'une répétition insensée. Rien de tel pour la stupéfaction mentale. Le soir, le ventre luminescent des insectes nocturnes, vivants ou morts, éclaire la pénombre de la bergerie.

Mer étrange. Alors qu'il n'y a pas une ombre de vent depuis plusieurs jours, et que la mer au large semble parfaitement étale, de longues vagues houleuses viennent battre la plage, comme soulevées par un vent sous-marin.

Le vent du nord met fin à tout cela, rendant le ciel et la mer à leur tumulte normal. Avec ce mouvement aérien le ciel se déplace si vite que c'est le soleil qui a l'air de foncer à travers les

nuages, tel celui qui traverse le corps d'Osiris sur les fresques égyptiennes.

Dès lors que l'œil vidéo s'incruste partout dans la vie quotidienne, celle-ci n'est plus un argument romanesque. Dès lors que l'œil sociologique et l'idéologie s'incrustent partout dans les passions, elles ne sont plus un argument de fiction. Dès lors que l'esthétique s'infiltré partout dans l'univers banal, l'art n'est plus un ressort d'illusion. Dès lors que les faits tombent sous le coup de l'information, ils ne sont plus un objet de connaissance. Délit d'initié : tout le monde en sait trop. Le savoir dévaste les phénomènes, l'idée dévaste la réalité.

L'information n'est pas le savoir, c'est le faire-savoir, auquel correspond le faire-semblant de savoir. La propagande, l'idéologie, la publicité, ce n'est pas le croire, c'est le faire-croire, auquel répond le faire-semblant de croire. La télévision, ce n'est pas du voir, c'est du faire-voir, auquel correspond le faire-semblant de voir, etc. Nous sommes captifs de la facticité : du faire-voir, du faire-croire, du faire-valoir, du faire-vouloir. Nous ne sommes plus les agents directs de nos actes et de nos pensées. Seulement des véhicules hétéromobiles, ayant mis leurs fonctions vitales en pilotage automatique, et deve-

nus indifférents à eux-mêmes. *Simulating finality in a transfinal process.*

La vérité est née de la désillusion.  
Le réel est né du manque d'imagination.

L'imagination de la pensée est plus précieuse que la pensée même.

Chacun est la proie vivante de flux inconscients, dont il n'est que le confluent. C'est le mort qui tire le vivant, comme ces vers dont une partie se propulse par ondulation, ramenant vers elle tout ce qui traîne derrière.

La grande cérémonie liturgique des Chiapas. Toute la nomenclatura occidentale venue communier dans un lointain écho des sacrifices aztèques et des Brigades Internationales. Mais aussi d'un autre événement vieux de quatre siècles, un peu plus bas sur les côtes du Brésil, quand les Indiens, fraîchement évangélisés et rassemblés sur la plage pour une grand'messe de conversion, en présence des dignitaires jésuites et des évêques venus de Rome, saisis vers la fin de la cérémonie d'un enthousiasme convivial, se précipitent sur les mission-

naires pour les dévorer. Et si les Lacandons étaient soudain saisis eux aussi d'une frénésie amoureuse pour ces frères supérieurs venus s'immoler sur l'autel de la révolte ? S'il leur prenait l'envie de les sacrifier en chair et en os ? Juste retour des choses – les intellectuels tirant depuis longtemps leur substance de la cannibalisation des frères inférieurs.

L'exploitation idéologique des victimes de la misère n'est pas au fond très différente du trafic de sang et d'organes : tout cela fait partie de l'import-export du monde occidental. Il serait donc logique que cette nostalgie victimale s'achève par un sacrifice réel, que l'autodafé s'achève par un hétérodafé, et que l'anthropologie finisse par où elle avait commencé : par l'anthropophagie.

Atlanta : même spectacle qu'à Rome celui des gladiateurs venus des confins de l'Empire combattre à mort pour le plaisir de la populace romaine. Ici les noirs, les métis et les métèques du monde entier rivalisant sur tous les écrans de télévision de la planète. Les temps ont changé. Les enjeux aussi. À Rome, les vaincus étaient mis à mort. Chez les Aztèques, c'étaient les vainqueurs qui étaient mis à mort, et qui rivalisaient pour cet honneur suprême. Aujourd'hui les athlètes se contentent de visualiser le podium.

Il ne reste plus qu'à faire du sexe une discipline olympique : les Sex-Olympiades. Avec, comme à Atlanta, des Jeux Parallèles pour les handicapés du sexe.

Immobilisé avec sa famille depuis des heures sur l'autoroute, un touriste déclare : « Oh, vous savez, on est en vacances, alors qu'on soit ici ou sur la plage... » L'exigence d'être nulle part, tel est ce qui chasse les hordes sur les routes. Nulle part, c'est partout ailleurs que chez eux. Même chose pour le travail et le loisir : servitude ici, servitude ailleurs. Le moment de liberté est dans le passage d'une servitude à l'autre. Et, si on part, ce n'est pas pour effacer les huit heures quotidiennes de travail forcé, c'est pour compenser le fait de ne pas être forcé de travailler 24 heures sur 24, comme les cadres supérieurs qui, eux, n'ont pas besoin de vacances.

Scènes dérisoires de paysans éleveurs venus du fond de leur province monter le perron de l'Élysée pour se faire spontanément rouler dans la farine par un président qui a lui-même le faciès d'un vendeur de bestiaux.

Il faut que l'idée du pouvoir soit tombée bien bas pour qu'on exige de nos dirigeants des certificats de bonne santé ou de moralité, une caution médicale pour l'exercice du pouvoir. Comme si le cancer du président (Mitterrand) pouvait contaminer la nation. Comme s'il ne représentait plus l'État, mais l'état de santé de la nation. Jadis, l'homme au pouvoir avait droit à l'hypocrisie, au meurtre, à l'ambition, à la corruption, en échange de son sacrifice symbolique (le poids des responsa-

bilités, le risque de mort). Aujourd'hui, c'est le fatum inverse : il n'a même plus le droit d'être malade. Il doit faire la preuve de sa forme, et de sa vertu. Exigence idiote, en laquelle se résume notre démocratie. On comprend que Mitterrand ait refusé de capituler devant cette « transparence » humiliante – et du coup son hypocrisie : pourquoi ne pas donner le change à ces imbéciles ?

Tant que l'âge de l'univers était de 5 000 ans, selon la Bible, on savait à quoi s'en tenir. Depuis que cette limite a sauté, l'âge de l'univers ne cesse de flotter, en fonction même des données de la science. Une fois « libéré » des superstitions, le temps de l'origine est devenu incertain. Et il le sera de plus en plus. Les 5 000 ans de la Bible avaient une profondeur infinie (c'était la « nuit des temps »), une profondeur indépassable – notre datation, elle, ne peut que se dépasser perpétuellement, dans une sorte de tentative mondiale de record (on est passé « en peu de temps » de trois à huit millions d'années dans le cas de l'espèce humaine). L'horizon du temps recule au fur et à mesure que la définition du temps lui-même se perd dans la nuit des espèces.

Sans images, rien n'a lieu. En deçà de 10 % d'audience, nul événement n'est digne de foi. Réciproquement, devant un public de plus de 10 personnes, il est hors de question de mettre en cause la réalité – le rejet est immédiat. Ce qui

prouve que cette fameuse réalité est d'ordre à la fois magique et statistique.

Mallarmé : « Artifice que la réalité – bon à fixer l'intellect moyen entre les mirages d'un fait. Mais elle repose, pour cela même, sur quelque universelle entente » (*Gossips*).

Il serait intéressant d'ailleurs d'en vérifier l'existence par voie de sondages, comme on vient de le faire pour l'existence de Dieu : « Est-ce que vous croyez à la réalité ? » Les résultats seraient affichés partout, donnant en permanence (comme à New York, sur les billboards, le chiffre de la dette nationale) le taux de réalité mondiale dans le miroir de l'opinion publique.

La vraie misère réside dans le calcul économique de la vie. Même chose dans le calcul de la pensée. La production de multiples vérités « objectives » est une accumulation à somme nulle (on sera toujours aussi loin d'une comptabilité exhaustive du monde). De même, l'accumulation sans frein des idées et de la culture est le signe astronomique de notre misère intellectuelle.

On peut être très intelligent et très stupide, très vital et très lymphatique en même temps. C'est cette isomorphie de traits incohérents, cette « idiosyncrasie » qui rend presque impossible de corriger un caractère.

Mieux : le caractère repose sur cette contrariété fondamen-

tale – constellation indéchiffrable de deux qualités contradictoires ne faisant qu'un seul trait, comme deux sens contradictoires se confondent dans le même trait d'esprit.

Dans ce sens, le caractère, c'est le destin. Ceux dont la structure n'est pas contrariée et qui vivent leur être psychologique au premier degré sont des êtres insignifiants, qui relèvent tout au plus d'une « équation personnelle » et d'une formule de base. Le destin est dans le détournement de cette formule psychologique de base. Et la relation idéale est celle où tous deux sont complices dans le jeu contrarié de leur caractère naturel.

Les sœurs siamoises : ni l'une ni l'autre, ni différenciées, ni indifférenciées. Et si l'une devient folle ? Et si elles se fâchent à mort ? Et si l'une dort et l'autre non, que se passe-t-il ? Et que fait l'une quand l'autre rêve ? Peuvent-elles même tomber amoureuses l'une de l'autre ?

Mais au fond nous sommes tous des êtres siamois : en chacun de nous une part dort et l'autre veille, une part décide et l'autre se résigne, une part désire et l'autre se refuse, etc.

Des choses qui courent encore par inertie.

Le cosmonaute russe sur son orbite après la fin de l'URSS.

Les astronautes de Ballard, morts depuis longtemps et satellisés à perpétuité.

La décuplette sibérienne d'Alfred Jarry, avec ses cadavres

vélocipédiques qui continuent de pédaler.

Le Boeing de la TWA, coupé en deux par un missile, et dont la moitié arrière continue sa course avec tous ses passagers.

L'évêque de Saint-Denis, qui avance en portant son chef décapité.

L'équilibriste qui continue d'avancer sur un fil qui n'existe pas.

Les institutions politiques, économiques, culturelles, qui poursuivent leur trajectoire dans le vide, tels des canards sans tête.

La récolte un à un des fragments de Boeing de la TWA au fond de la mer, et leur recollection sous vide : portrait-robot de la catastrophe, dont on ne saura jamais le fin mot. Peut-être un jour tous ces débris seront-ils érigés en musée de l'Accident Inconnu ? Simultanément on extrait des profondeurs de l'océan la cabine du *Titanic*. Désastre ancien, catastrophe récente, tout refait surface, dans l'obsession de renflouer le temps lui-même. Ressusciter l'instant fatal, c'est cela dont on rêve. C'est lui qui a sombré et qui est devenu une épave, c'est le temps qui a été détruit en plein vol.

À l'image du rêve, il y aurait un temps paradoxal et un temps profond. Un temps où on rêve du temps, et un temps sans rêve. À chacun d'onduler dans le serpent temporel.

Un film de Najman : *La mémoire est-elle soluble dans l'eau (d'Évian)* ? Comment les rescapés des camps d'extermination acceptent-ils de venir ici faire une cure aux frais des héritiers de la solution finale ? Jouir de cette charité posthume et subir la sinistre comédie thérapeutique des cures thermales : les douches, les caissons d'isolation, les bains carbo-gazeux – tout un remake, pour comble, de l'agonie concentrationnaire ? Pourquoi ? Parce qu'en fait, ils n'en sont jamais revenus. Parce que ceux qui ont survécu ne se le sont jamais pardonné, et sont à jamais étonnés d'être là – juste assez vivants pour revivre tous les ans leur scène primitive.

Le génie de l'espèce est d'avoir ajouté le remords à la jouissance, en vue d'une jouissance multipliée. D'avoir multiplié la richesse par le spectacle de la misère, la misère par la commisération, et le sentiment par le ressentiment.

Vers la fin de l'adolescence on pense que la plupart des êtres et des choses n'ont pas le droit d'exister (à l'exception des plus belles). Dans un âge plus avancé, on entre dans une confusion inverse : tout a le droit d'exister – ce qui rend le monde également insupportable.

Certaines exhibent leur corps et le soulignent exagérément par la parure. D'autres le dévoilent en en gardant le secret. D'autres encore le font purement et simplement disparaître sous des voiles qui découragent l'imagination.

Il est parfaitement habilité à parler du destin par le fait que nulle existence ne brille autant que la sienne par son absence de destin.

Il faut être vivant pour parler de la mort.

Théâtre de la Cruauté à New York. Que dire d'Artaud, sinon : tout le monde n'a pas la chance d'être fou. Que dire de Warhol, sinon : tout le monde n'a pas la chance d'être une machine. Tant pis pour nous. *Here we are. We are what we are.*

Le voile de l'insomnie, comme la pellicule blanche sur les œufs *overeasy*, ou les paupières voilées de l'octopus.

Dans les yeux de chaque fille, le sourire du jour.

Dans ceux des professeurs, le sourire du mois.

Dans les yeux des enfants de Halloween, le rictus de l'année.

Seuls sont énervés ceux que la mauvaise conscience intoxique. L'homme d'affaires, lui, évoluant dans le stress et le forcing, se branchant et se débranchant à volonté, se régénère automatiquement et n'accumule pas de toxines. Il vit sous hypnose et n'a donc pas besoin de sommeil. Il veille et dort simultanément, comme les chevaux et les poissons.

Tous les journaux sont pleins d'une théorie restreinte de l'actualité, où chaque événement est pris en lui-même. Mais si on les met en regard, on voit surgir leur convergence insolite. Attentat à la mairie de Bordeaux – incendie du Crédit Lyonnais – bombe à Port-Royal : coïncidences trop belles pour être vraies. Nul besoin de stratégie : le complot est automatique. L'incendie, l'« accident », l'« attentat » blanchissent automatiquement une situation problématique. Ce ne sont justement pas des accidents. Mais la vérité ne fait que compliquer les choses. Venant toujours après coup, elle fait presque elle-même partie du complot.

Pédophilie, chômage, vache folle : les trois événements de l'année – non-événements, anti-événements, même le chômage, qui n'est jamais que le déclin irrésistible du social au ralenti. Le seul rapport significatif entre les trois, c'est qu'ils ne viennent pas du politique, et n'y retournent pas.

Il y a des précédents à la vache folle : Io la génisse aimée de Zeus et piquée par une mouche, et surtout Danae, l'exilée démente qui engendre la race des Danaïdes, lesquelles remplissent leur tonneau sans fond non pas d'eau, mais de sang.

Tous les maux de la classe politique faussement intellectua-  
lisée ont infecté en retour une classe intellectuelle sournoise-  
ment politisée : cynisme, intégrisme, opportunisme, chantage  
et corruption.

Une proposition de loi : tous les spéculateurs dont les mal-  
versations dépasseront le gain d'un travailleur moyen durant  
toute sa vie de travail sera condamné à la peine capitale.

Prétendre parler de la mort, ou de la misère du monde, ou  
de toute autre chose « objectivement », est une illusion, car le  
langage est toujours plus réel que ce dont il parle.

L'essentiel est de débayer l'espace mental. Ce qui se passe  
ensuite, ce qui surgit dans ce vide, n'est plus de votre ressort.  
C'est une question posée au monde, et non plus à la philosophie.

À quoi sert d'écrire ? L'analyse la plus radicale ne sert que de vaccin et de laxatif, depuis que la part maudite est devenue une potion magique. En réactivant la critique on désincarne la fureur objective des faits.

Il n'y a pas lieu de réinventer le jugement critique et philosophique. On ne peut qu'opposer une vision à une autre, une radicalité à une autre radicalité.

Moraliste : si vous ne croyez pas à la réalité, vous êtes un imposteur.

Fanatique : si vous ne croyez pas à la réalité, vous n'êtes pas digne d'exister.

Démocratique : si vous ne croyez pas à la vérité, n'en dégoûtez pas les autres.

Dans *Leaving Las Vegas*, on voit une jeune femme blonde pisser tranquillement et s'essuyer en continuant de parler, indifférente à ce qu'elle dit et à ce qu'elle fait. La scène est parfaitement inutile. Mais elle signifie ostensiblement que rien ne doit échapper au fondu enchaîné de la réalité et de la fiction, que tout est justiciable d'un donner-à-voir, d'un prêt-à-voir, d'un prêt-à-jouir. C'est ça la transparence : forcer tout le réel dans l'orbite de la représentation. Obscène

est ce qui est inutilement visible, sans nécessité, sans désir et sans effet. Ce qui usurpe l'espace si rare et si précieux des apparences.

Après la sélection naturelle des espèces, celle des êtres artificiels. Tous les jours, des milliers de sites meurent sur Internet. Ce qui a commencé dans l'univers des êtres vivants se poursuit dans celui des artefacts numériques, génétiques, cybernétiques, voués à disparaître en masse pour laisser place à quelques-uns d'entre eux, ou à leurs descendants éloignés sur la chaîne digitale. Et nous ne sommes qu'à l'aube de cette sélection impitoyable. Dans la chaîne du Virtuel, nous en sommes à peu près au stade qui fut celui de la bactérie dans l'ordre du vivant.

Elle est spécialiste de plongée sous-marine, dans les eaux limpides des mers équatoriales. Moi je pratique ce sport dans les profondeurs mentales et les eaux métaphoriques, dans l'univers glauque du concept. Là aussi, il faut un masque et on n'est jamais sûr de remonter. Il faut revenir progressivement, par paliers, dans l'espace amphibie de la réalité. Il faut revivre à chaque fois la migration des espèces aquatiques vers la terre ferme.

Elle n'a pas peur d'affronter ses phantasmes, marins et sous-marins. Sa scène primitive, elle y entre en immersion totale. Son beau corps a roulé sous la vague marine... Or, si les femmes réalisent leur rêve (amoureux, nuptial, conjugal, fusionnel), de quoi peuvent-elles encore rêver ? Et comment rêver d'elles lorsqu'elles se « réalisent » ? Comment rêver de la sauvagerie dans la proximité réelle des sauvages ?

« Finies les utopies masculines, vive les utopies féminines ! » Or les femmes n'ont jamais eu d'utopies propres – elles sont l'utopie ! Si elles se réalisent en tant que femmes, alors c'est l'utopie réalisée. Mais l'utopie réalisée est une situation dangereuse et paradoxale.

Avez-vous remarqué comme les « femmes libres » ont pourtant gardé cette caractéristique essentielle de la femme « aliénée » qui est d'arriver systématiquement en retard ?

Vous connaissez cette femme. Elle a fait la réputation de toute une ville. Elle est faite de lin et de chanvre ; et son plumage est naturel. Fine, mais résistante, elle est spécialement conçue pour préserver le goût et l'arôme de vos phantasmes préférés.

Les Brésiliens, hommes ou femmes, lorsqu'ils se prennent au feu de leur discours, n'amplifient pas leur voix, ils la trémolissent dans l'aigu, dans le contralto, dans un feulement modulé.

Aphrodites ménopausées qui remontent humides de la mer dans le soir qui tombe, les seins mollement incarcérés et balançant leur masse critique au vent du large, tandis que les fesses spongieuses sont offertes au miroir parabolique de la concupiscence.

Les Brésilien(nes) ont une façon d'être plus nus que nous, car ils le sont de l'intérieur. Nous ne faisons que nous déshabiller.

Dans les bouillons et les chaudrons de terre de la cuisine bahianaise, on croit toujours voir une décoction de missionnaire, tellement l'affection brésilienne est d'ordre comestible et cannibale, elle qui vous flatte et vous caresse comme une proie amoureuse. On croit toujours lire dans leurs yeux : Qu'il était bon, mon petit Français !

La femme est sortie de l'imaginaire de l'homme. Dans tous les sens : elle en est issue et elle s'en est échappée (pour ne plus

y revenir ?). Les femmes sont devenues réelles, elles qui brillèrent jadis par leur absence.

De même que l'ombre vient de l'interception du soleil par un corps physique, ainsi le Double vient de l'interception par le Sujet du soleil de l'altérité. Hélas, nous sommes devenus transparents, et nous avons perdu notre ombre – nous sommes devenus translucides, et nous avons perdu notre double. Ou bien est-ce la source lumineuse de l'altérité qui a disparu ?

Ce monstre vivant, le public, même s'il est venu se repaître de vous tout en se glissant à la place du mort, est encore un mort-vivant. Dans le studio de télévision par contre, vous êtes sous l'œil d'un monstre virtuel, un horizon de regards qui vous lèchent d'un œil tactile, comme dans un peep-show. Le public d'une conférence, vous pouvez le tenir au chaud dans le noir, dans une obscurité palpable. Celui de la télé vous renvoie à la neutralité sensorielle d'un caisson d'isolation. Si pour le public ordinaire, qui se repaît de la parole, vous êtes encore un objet de désir vivant, pour les palpeurs visuels à distance vous êtes un objet de désir mort. C'est pourquoi la plus belle revanche est de regarder une émission à laquelle vous avez refusé de participer.

Il n'y a pas d'autre monde. Nous y sommes. Celui-ci est l'autre monde. Il n'y aura donc pas de fin à celui-ci. Et il n'y en aura pas d'autre.

Nous ne sommes plus dans une culture du Bien et du Mal, mais dans celle du Mieux, dont l'équivalent en miroir est celle du Pire. C'est ainsi que tout va simultanément de mieux en mieux et de pire en pire.

On dit que les vieilles montres se mettent à avancer systématiquement. L'impatience d'en finir ?

Le flux de crédits qui se déverse sur la culture, le social et le Tiers-Monde n'a évidemment pour fin que d'éponger l'excès d'argent qui empoisonne les économies occidentales. Et ceux qui croient se dévouer pour les déshérités, via tous ces programmes dont la plupart partent en fumée, ne font qu'assumer cette fonction vitale de consommation, dont les déshérités, pour l'essentiel, sont les destinataires forcés, donc les victimes. Car les mêmes exploités dont on extrayait autrefois le surplus servent aujourd'hui (« par-dessus le marché ») à le digérer et à l'absorber. Des populations entières sont vouées au double travail contradictoire d'être spoliées à fin de plus-value et mobili-

sées comme enzymes digestifs, comme des bactéries dans les fosses septiques.

En matière d'art, le plus intéressant serait de s'infiltrer dans l'encéphale spongieux du spectateur moderne. Car le mystère est là aujourd'hui : dans la cervelle du récepteur, au centre névralgique de cette servilité devant les « œuvres d'art » actuelles. Où en est le secret ? Les mortifications que les « créateurs » infligent aux objets et à leur corps, les spectateurs se les infligent à eux-mêmes et à leurs propres facultés mentales, selon une complicité en miroir. C'est ce que j'appelai le « complot de l'art ». D'où, en matière d'esthétique, l'élévation considérable du seuil de tolérance au pire.

Retour sur l'Institut de Chirurgie Zodiacale (« *Institute for Astral Surgery* »), où vous pouvez (pour un prix assez élevé) changer de signe astrologique comme de visage si vous n'en êtes pas satisfait. Mais comment procéder ? D'abord replacer le patient dans la conjonction des planètes de sa naissance, puis de là opérer un léger déplacement d'orbite ou de trajectoire. Ou encore prélever le signe désiré sur quelqu'un d'autre (au moment de sa mort) et procéder par greffe, exactement comme pour quelque autre organe. L'opération présentant des risques de rejet, il conviendra d'étudier les coefficients

d'immunité astrologique. On peut envisager la création d'une banque de signes.

Ce projet peut être associé à celui du *Motel Suicide*, où vous pouvez vous « faire » suicider, si vous n'en avez pas le courage. Si l'opération de chirurgie zodiacale ne réussit pas, le client sera toujours libre d'utiliser (gratuitement) les services du *Motel Suicide*.

Les signes par lesquels une femme vous séduit sont surtout ceux par lesquels elle vous enjoint de la séduire. D'où l'effroi du séducteur, qui ne peut pas ne pas y répondre. Cette obligation suffit à rendre une femme irrésistible. La femme de son côté ne peut que répondre à l'honneur qu'on lui fait de vouloir la séduire. Pas question dans tout cela de désir et de concupiscent. La séduction est un hommage. Il ne faut rien attendre d'un homme qui n'y met pas son point d'honneur. Il ne faut rien attendre non plus d'une femme qui ne met pas son honneur à être séduite.

Messe du dimanche à Leucate. Thème de la péroraison : Jésus et ses disciples sur le lac de Tibériade. Comment se fait-il que Jésus succombe à la fatigue alors qu'il lui suffit d'un mot pour calmer les flots déchaînés ? Eh bien, mes chers frères, c'est que le Christ est d'une double nature (humaine et divine) en

une seule personne, alors que Dieu est trois personnes (le Père, le Fils, le Saint-Esprit) en une seule nature.

Après cet extraordinaire exorde théologique, auquel les fidèles n'ont rien compris, le curé en vient très vite à d'autres considérations, plus proches, sur la comptabilité du Vatican, les finances de l'Église, et la visite du Pape. Avec le Pape, les choses sont plus simples : une seule personne, une seule nature.

Si la vie a un sens, tout inachèvement devient une tare, une faute, une défaillance. Une tension insupportable s'installe, à laquelle seule la mort peut mettre fin. Tout effort pour donner un sens à la vie est donc une entreprise de démoralisation.

Aujourd'hui, cependant, c'est paradoxalement parce que la vie n'a plus de sens qu'il faut en faire le plus possible. C'est parce que Dieu est mort qu'il faut travailler à sa gloire.

Les fourmis doivent bien savoir aussi que Dieu est mort, puisqu'elles déploient une telle activité frénétique. Est-ce pour s'éviter les révoltes intérieures et l'ennui qu'elles ont mis au point une telle programmation implacable (ce ne serait pas très différent de l'espèce humaine) ? Ont-elles élevé un culte à l'absurde ou à n'importe quel rituel délirant de détournement de la vie et de son sens ? Ont-elles inventé un modèle parfait de

clonage, seul gage de l'éternité d'une espèce et d'une résolution de l'existence individuelle ? Hypothèse merveilleuse, mais comment le savoir ? Qu'elles parlent, ces fourmis, qu'elles avouent ! Quel est leur message ? Mais elles se contentent d'aller chercher très loin ce dont il y a profusion aux abords de la fourmilière (là encore ce n'est pas très différent de l'espèce humaine).

Le monument à la communication dans la baie d'Osaka. Plusieurs centaines de tonnes de granit transplantées de la baie de Roscoff sur l'île sacrée d'Awaji, la première créée par les Dieux selon le mythe ancestral. Le 17 janvier 1995, la première masse de granit est transférée sur le site. Cinq jours après, c'est le tremblement de terre de Kobé, dont l'épicentre est à deux kilomètres. Visiblement les Dieux ne sont pas favorables à la Communication Universelle. Va-t-on renoncer au projet ? Pas du tout. On va construire en sous-sol une « salle de méditation » en l'honneur des 6 000 victimes du séisme, au-dessus de laquelle s'érigera le Musée-Monument, point d'entrée dans le cyberspace, où toutes les nations du globe pourront baigner dans la réalité virtuelle.

Craignons une vengeance des Dieux plus terrible encore.

Et si le monde lui-même avait d'abord été muet, comme le cinéma, immobile comme la photo, puis parlant, puis en relief, puis en 3D, pour devenir finalement virtuel comme la réalité du même nom – numérique et digital, c'est-à-dire passé dans la Quatrième Dimension, où tout est devenu non plus muet, mais aphasique, non plus aphone, mais stéréophonique, fractal, mais sans relief et sans profondeur, visuel, mais sans image ? Le monde aurait au fond le même destin que le cinéma, qui en serait le raccourci et l'accélééré, comme le film d'une vie entière au moment de s'évanouir.

Effacée au réveil la figure du rêve, il en reste encore l'aura, l'ambiance, le timbre, la tonalité, mais sans image. C'est ainsi pour une musique – vous l'avez dans la tête, vous l'entendez mentalement, mais sans pouvoir l'évoquer comme forme. Ou pour un visage, dont vous sentez tactilement les traits et le sourire, mais sans la ressemblance. Où peut bien s'inscrire cette prégnance du rêve, cette réminiscence sans image ?

Le seul moment fantastique est celui du premier contact, quand les choses ne se sont pas encore aperçu que nous étions là, quand elles ne se sont pas encore rangées par ordre d'analyse. Même chose pour le langage, quand il n'a pas eu le temps encore de signifier. Ou pour le désert, quand son silence est

encore intact et que notre absence n'est pas encore dissipée... Mais cet instant est éphémère, immédiatement révolu. Il faudrait n'être pas là pour le voir. Seuls peut-être les fantômes ont cette jouissance exceptionnelle.

Est-ce une imposture que d'énoncer des choses invraisemblables sans en avoir l'air, d'imposer silence par le paradoxe et de prendre les imaginations par surprise ? Alors vive le bon usage de l'imposture !

Ces discours, ces conférences, ces dîners où l'absurdité de la situation libère une jouissance intérieure, où l'ennui se change en une joie convulsive et silencieuse, en une hilarité douloureusement contenue derrière le masque protocolaire.

Pour protéger les moutons des dingos, ces chiens sauvages, les Australiens construisent une barrière qui traverse le continent. Séparer les proies des prédateurs témoigne d'une violence pire encore que la violence naturelle des espèces.

On pouvait imaginer d'enterrer les morts avec leur portable, afin qu'on puisse les contacter dans l'autre monde. Cette fiction s'est trouvée dramatiquement réalisée : sur les corps car-

bonisés de l'incendie de la discothèque de Göteborg, les téléphones mobiles sonnaient encore.

Toutes les formes d'information nous laissent le sentiment d'être mystifiés. Et c'est vrai : on nous cache tout, en termes de « vérité ». Mais au fond il n'y a rien à cacher – pas de secret, pas de complot, pas de vérité. Et ça, on nous le cache aussi, ce qui est une mystification plus subtile.

Dans l'imaginaire classique, le Mal est encore une puissance mythique. Il y a encore un Méphisto ou un Frankenstein pour incarner le principe du Mal. Notre mal à nous est sans imagination et sans visage. Plus besoin du Diable pour nous voler notre ombre. Nulles puissances pour se battre au-dessus de nos têtes et se disputer notre âme. Plus besoin de l'instance lubrique du capital pour nous extorquer notre force de travail. Nous n'avons plus d'ombre, nous n'avons plus d'âme, et nous sommes actionnaires de notre propre vie.

Il y a entre les accidents successifs une sorte de relation animale. Ayant flairé le sang, ils accourent avec concupiscence, impatients d'avoir lieu à leur tour, grâce à ce champ magnétique. Vous devenez une zone d'attraction accidentelle. Ainsi

les fraîches accouchées sont particulièrement « prégnautes » et fécondables. On sous-estime cette capacité qu'ont les événements, et singulièrement les événements néfastes, de se reproduire, non pas sexuellement, mais par contiguïté, par « kairo-genèse ».

Devant l'holocauste perpétré sur les sociétés sauvages par les colonisations successives, on oublie que la civilisation occidentale a expérimenté le crime sur elle-même d'abord, qu'elle a perpétré sur elle-même le même massacre au nom d'un ordre supérieur. Toutes les nations « modernes » sont nées du même crime originel, de la même colonisation des innombrables langues et cultures « naïves », de la même purification ethnique. Pourquoi n'auraient-elles pas fait payer aux autres le prix de leur sacrifice – ces cultures étant de plus un remords vivant pour elles ? Mortes, elles servent au contraire d'aliment à la nostalgie. Mais si rien ne semble devoir arrêter ce mécanisme d'extermination, une question demeure : de quelle pulsion, venue du fond de l'espèce, peut bien procéder ce meurtre, ce suicide implacable ?

Si vous croyez en Dieu, il existe comme objet de croyance, mais non plus comme instance transcendante. Un Dieu qui exige qu'on croie en lui n'est plus digne de foi.

Même chose pour la réalité. Si vous croyez à la réalité, elle

existe comme objet de croyance, mais non plus comme réalité « objective ». Une réalité qui demande qu'on croie en elle n'est plus digne de ce monde.

Donc la réalité existe (peut-être), mais je n'y crois pas. Telle est la vision agnostique : nous n'avons aucune preuve de l'existence de Dieu, pas plus que de la réalité. C'est ainsi, et il est inutile d'y ajouter la superstition.

L'ordre social vous apprend à vous taire, il ne vous apprend pas le silence.

Comme jadis avec les bons sentiments, c'est aujourd'hui avec l'inconscient qu'on fait de la mauvaise littérature.

Trop d'info tue l'info – trop de sens tue le sens, etc. Mais trop de bêtise ne tue pas la bêtise, semble-t-il. La bêtise serait donc le seul phénomène exponentiel, échappant même aux lois de la physique – un miracle égal à celui du mouvement perpétuel.

Vol de nuit vers São Paulo. Douze gisants allongés dans la pénombre, tels ceux de Hopper dans leurs transats, face au soleil, dans High Noon, propulsés outre-Atlantique dans leur

sarcophage de luxe. Quand on passe de la classe économique à la classe affaires puis à la première classe, les corps se rapprochent de la position horizontale du mort, grâce à l'inclinaison progressive des sièges.

Buenos Aires à six heures du matin. L'Avenida du 18 Mai est à cette heure-ci la plus belle du monde, déserte comme une piste d'atterrissage. Les feux passent du rouge au vert avec la même régularité, seule trace de lumière artificielle dans l'univers matinal. Sur la route de l'aéroport, les prairies sont couvertes de brume, d'où émergent les panneaux publicitaires et le faîte des arbres, dans le soleil horizontal. Tout est si beau ainsi, le jour devrait s'achever immédiatement.

Au fur et à mesure que s'estompe le jet lag, ce délicieux état hypnagogique, l'impatience resurgit, l'énervement du monde, la contrariété et la futilité du monde réel – tout refait surface en ondes concentriques.

Aucune analyse des vibrations de la lumière n'expliquera jamais l'imagination sensible des couleurs. Nulle optique numérique n'expliquera jamais le rouge dans sa littéralité, dans sa différence absolue d'avec le bleu ou le vert, pas plus qu'au-

cune logique n'expliquera la relation du signe à la chose, du rouge au terme « rouge », qui est tout aussi indéfinissable que le rouge.

Le photographe rêve d'une lumière hyperboréenne, d'une atmosphère raréfiée où les choses prennent l'exactitude qu'elles auraient dans le vide. C'est aussi le phantasme de l'esprit de voir se découper une idée, un mot, une phrase entière avec une netteté absolue, avec seulement le scintillement dû à la distance, tout comme le monde, lui aussi intégralement là, mais dans une dimension voilée, et dont seuls émergent quelques fragments, touchés par la grâce actuelle.

Comme la chair et la graisse s'amassent autour d'une cicatrice, ainsi s'amasse autour des esprits désemparés une tourmente d'événements imbéciles.

Protégé de toute confrontation sérieuse avec le Mal, le corps s'amuse aujourd'hui à tomber malade. Les nouvelles maladies (psycho-somatiques, auto-immunes) sont la distraction originale d'un corps désinvesti, qui ne sait plus que faire de lui-même, sinon jouer avec ses anti-corps. Tout comme les nouvelles technologies sont la distraction inédite d'un cerveau

désappareillé, qui ne sait plus que faire de lui-même, sinon jouer avec son double artificiel.

Les mêmes problèmes que se sont posés les théologiens du XIII<sup>e</sup> siècle dans la perspective du Jugement dernier : « serons-nous ressuscités dans notre idéalité ou dans notre intégralité physique ? », se posent aujourd'hui au moment de projeter l'être humain dans une immortalité artificielle : faut-il le cloner dans son intégralité physique (tel qu'il est) ou dans sa formule idéale ?

N'importe quelle foi n'est pas digne d'un autre monde. N'importe quelle vie n'est pas digne d'une existence seconde. Certaines situations, pourtant, certaines passions inachevées, semblent exiger d'avoir une suite et une fin dans une autre vie.

Nous avons la prétention de tout faire par nous-mêmes. Mais le plus sage est de s'en remettre à quelque autre puissance. Ainsi le paysan travaille la terre, le joueur jette les dés, le sauvage accomplit le rituel – à la Nature, à la Chance, aux Dieux de faire le reste. Ils ne sont jamais forcés de répondre, mais il faut leur en laisser la possibilité.

Sur les murs de la ville, l'image d'un bel adolescent heureux de vivre. Quelle inconscience ! Il ignore qu'« en France 30 000 personnes sont séropositives sans le savoir ». Hors de question qu'il échappe à la juridiction de la mort. S'il n'est pas infecté par le virus du sida, il le sera du moins par celui de la publicité et de la peur.

Aux dernières nouvelles, les compagnies d'assurance-vie ne sont plus à l'abri de la faillite. Il va donc falloir prendre une assurance sur votre assurance-vie. L'assurance est devenue aussi fragile que la vie.

L'information est le rêve paradoxal de la collectivité – l'état hypnotique où elle se régènerait, elle et son identité collective, comme il est dit de la fonction du rêve dans la vie individuelle. Ou bien l'information tient la place du sommeil profond, dont la vie réelle serait l'état de veille paradoxale.

« Il faut choisir : le réel ou l'illusion. Il n'y a pas de solution intermédiaire. Ou tout est réel, ou tout est illusion » (Cioran). Autrement dit : chaque chose est telle qu'elle est, un point c'est tout. Ou bien : rien n'est jamais ce qu'il est, ni ne l'a jamais été, tout est altéré dès le départ.

Dans cette alternative, le simulacre n'existe plus. Lui qui

joue entre l'illusion et la réalité – son concept s'évanouit s'il faut choisir entre les deux. Il disparaît comme ont disparu l'âme et son concept comme solution imaginaire au rapport de l'homme et de Dieu.

En fait, le dilemme de Cioran ne tient pas. Le choix entre l'illusion et la réalité est impossible. Et c'est justement le jeu du simulacre qui nous permet de ne pas choisir. Ce n'est donc pas une solution imaginaire, et son règne est universel.

Nous ne croyons pas plus aux signes astrologiques ni aux discours des médias que les primitifs à leur magie, ou les Grecs à leurs dieux. Seuls les professionnels de la croyance croient que les autres y croient. La superstition est toujours celle du discours savant et des experts.

Il faut faire très attention avec la bêtise. Sa dénonciation est immédiatement réversible, par effet de miroir ou de boomerang. Impossible de la désigner sans qu'elle vous désigne. Impossible de pointer la bêtise sans renvoyer l'intelligence à son arrogance.

À proximité de l'intelligence, la bêtise se fait plus stupide. Aux confins de la bêtise, l'intelligence se fait plus subtile. Plus elles confinent l'une à l'autre, plus elles s'exacerbent l'une

l'autre (bien souvent chez une même personne), tant qu'elles finissent par se confondre, fatiguées et enivrées de leur contraire. Extase de la bêtise devant l'intelligence, extase de l'intelligence devant la bêtise.

Les gens bêtes sont ceux qui n'ont aucune idée du mal (mais ils peuvent en avoir la pratique). Les gens intelligents sont ceux qui ont la connaissance du mal (mais ils n'en ont pas la pratique). Il ne suffit donc pas d'être intelligent pour être méchant, mais il ne suffit pas non plus d'être bête.

Seuls sont véritablement méchants ceux qui ont à la fois la connaissance et la pratique du mal.

La pédophilie ne serait-elle pas le stade accompli de la promotion fétichiste de l'enfant – dans la droite ligne de son inscription au firmament des droits de l'homme et de la relégation simultanée de l'enfance dans l'enfer des fonctions inutiles ? L'enfant reconnu comme un être à part entière devient tout naturellement un objet sexuel à part entière. Il en a été ainsi de la femme : sa « libération » s'est accompagnée d'une disponibilité sexuelle illimitée. Et du travailleur : sa « libération » s'est payée d'une servitude industrielle sans limites. Dès que vous êtes reconnu en droit, vous êtes désigné comme victime potentielle.

Mais l'enfance sait se venger. Désormais chaque adulte devient lui aussi un pédophile potentiel. Et les enfants ne se

priveront certainement pas d'exploiter cette situation victimale, tout comme les femmes l'ont fait avec le harcèlement sexuel. Dès qu'ils auront compris la force immense que leur donne le droit, ce sont les adultes et les parents qu'il faudra protéger des enfants.

Il y a tout un marché de collection des peluches aux yeux de verre. Elles atteignent des sommes folles. Mais les amateurs ne s'y intéressent que si elles sont vierges – si aucun enfant n'a dormi avec ou ne les a caressées.

Le Temps comme donnée transcendante, comme don du ciel tout simplement. Comment rendre grâce au Temps ? Comment s'acquitter envers lui autrement qu'en le rendant complice de nos plaisirs et de nos entreprises, et par l'exercice renouvelé d'activités inutiles ? Mais aujourd'hui cette dimension même nous échappe. Orphelins du passé errant dans les « Ruines du Futur » (Stourdzé), il ne nous reste littéralement que le temps mort, le souvenir du temps où il y avait du temps.

Les sujets désirants pullulent, mais les objets de désir se font de plus en plus rares. L'objet en nous vieillit plus vite que le sujet, et nous cessons d'être objets de désir bien avant de cesser

d'être sujets de désir. Or n'est-il pas mieux d'être désiré sans fin que de désirer en vain ?

La disparition n'est pas la mort, et la tristesse de la disparition n'est pas celle du deuil. Ainsi la *saudade* exprime non pas le deuil de ce qui est mort, mais la nostalgie de ce qui a disparu, avec (comme pour Sébastien et le Cinquième Empire) une lueur de résurrection. Et ce que réclamaient les Folles de Mai de Buenos Aires, sachant qu'elles ne reverraient plus leurs fils, c'était une preuve de leur mort, pour échapper à l'angoisse de leur disparition.

Voir sans être vu est un phantasme banal – c'est le destin du voyeur. Être vu sans voir est plus original – c'est le destin de l'idole. Capter le regard de l'autre sans contrepartie. Bien des femmes savent faire cela – passer indifférentes, vues de tous côtés, mais sans rien voir ni savoir qu'elles sont vues. Certains veulent aimer sans être aimés – c'est comme de voir sans être vu. D'autres veulent être aimés sans aimer en retour – c'est comme d'être vu sans voir.

Le criminel parfait est celui qui revendique le crime qu'il n'a pas commis. Qui dissimule son innocence derrière le masque du crime. Celui-là est beaucoup plus difficile à démasquer.

Il n'y a pas de pauvreté et de richesse. Il n'y a qu'une définition pauvre de la richesse – en termes d'économie et de calcul. Malheureusement les pauvres du monde entier se sont alignés sur cette définition, ce qui fait qu'ils sont pauvres au second degré.

Dans un monde d'identité spectrale, tout est bon pour se réincarner – piercing, branding, truismes et bestialité, stress, forcing, stigmates et excréments. Effusion de sang, effusion de sens. Hélas ! Tout cela n'est que cruci-fiction. Souffrance aussi artificielle que l'intelligence du même nom. Tous ces corps sacrifiés, harcelés, martyrisés au nom d'un désir sans organes ne sont que réécriture d'une identité perdue : Ceci est mon corps, ceci est mon sang. Mais qui parle ? Et ça s'échange contre quoi ? Contre rien. Ce sont des corps sacrifiés à l'idée du sacrifice. Orlan, Stellark et tutti quanti – mannequins sacrificiels.

Tous ces psycho-dramaturges du body-art, body-alteration, body-modification (en attendant la biurgie et les chirurgiens esthétiques du génôme), sont des introvertis : ils érigent leur propre corps en territoire narcissique et s'acharnent à en épuiser les possibilités, sans autre projet que cet inventaire pathétique et burlesque. C'est « l'ombilic des limbes ».

Le champion de jeûne de Kafka était autrement discret et héroïque dans l'expropriation de son corps. Délaissé comme

un chien après avoir été applaudi sur les champs de foire, il ne cesse pas pour autant de jeûner, jusqu'à la mort.

L'expo, on n'y va pas tellement pour y aller que pour y être allé. Certaines contrées lointaines, on les visite moins pour les voir que pour les avoir vues. Bien des choses, on ne les fait que pour les avoir faites. Et nombre d'entreprises visent moins à atteindre leur but qu'à se débarrasser de leur fin. *We did it!*

Être vivant, c'est garder la possibilité de mourir. Ce qui n'est pas vrai en sens inverse. C'est pourquoi il vaut mieux être vivant que mort.

Comment faire confiance à des gens qui ne savent même pas recycler leurs ordinateurs sur l'an 2000 ? Comment faire confiance à des machines qui ne savent même pas passer automatiquement au siècle suivant ? Le véritable bug de la fin du siècle, c'est l'impossibilité mentale de remettre les compteurs à zéro (00) et d'entrer véritablement dans une ère nouvelle. La mauvaise volonté des ordinateurs n'en est que l'expression technique.

Les deux premières guerres mondiales répondaient à l'image classique de la guerre. La première a mis fin à la suprématie de l'Europe et de l'ère coloniale. La seconde a mis fin au nazisme. La troisième, qui a bien eu lieu, sous forme de guerre froide et de dissuasion, a mis fin au communisme. De l'une à l'autre, on est allé toujours plus loin vers un ordre mondial unique. Aujourd'hui celui-ci, virtuellement parvenu à son terme, se trouve aux prises avec les forces antagonistes partout diffuses au cœur même du mondial, dans toutes les convulsions actuelles. Guerre fractale de toutes les cellules, de toutes les singularités qui se révoltent sous la forme d'anti-corps. Affrontement tellement insaisissable qu'il faut de temps en temps sauver l'idée de la guerre par des mises en scène spectaculaires, telles que celle du Golfe.

Mais la quatrième guerre mondiale est ailleurs. Elle est la seule véritablement mondiale, puisqu'elle a pour enjeu la mondialisation elle-même. Et elle aura pour fin la catastrophe de l'Ordre Mondial et des valeurs universelles en général.

Revu ma ville natale, trente ou quarante ans après. Précision hallucinante de la mémoire des lieux, des noms, des situations. Résurgence de détails infimes. Tout est inscrit, immortel, dans les circonvolutions cérébrales. Et, en même temps, absence de toute émotion véritable. On se recueille

sur les lieux de son enfance avec la même indifférence que sur sa propre tombe.

Fukuyama a raison sur l'imposture des intellectuels européens. Ils se réfèrent à Nietzsche, Bataille, Sade ou Artaud, tout en adhérant à une morale démocratique qui contredit absolument la radicalité de leurs analyses. Aucun de ces grands immoralistes n'aurait signé la moindre des pétitions qui circulent de nos jours.

Ce qui est utile est utile à quelque chose. Mais ce qui est inutile – est inutile à quoi ? À rien. Mais, du rien ou du quelque chose – quelle est la fonction la plus utile ?

Porter la théorie à son état de grâce où, sans être une imposture (dans son rapport à la vérité), elle peut passer pour un stratagème (dans son rapport au monde).

Quand le rien s'échange contre le Rien, sous le signe de l'équivalence générale du Rien, c'est le stade ultime de l'économie politique.

Le Un n'a pas de sens. C'est une entité abstraite et inintelligible. Une chose n'est rien. Un seul être n'est personne.

*Eins ist Keins. Einer ist Keiner.*

La femme moderne est devant un étrange dilemme : le pouvoir ou la séduction. Ne pourrait-elle avoir les deux à la fois ? Mais pourquoi aurait-elle ce privilège ? L'homme, bien avant la femme, a fait les frais du principe « viril » de domination. C'est lui le premier à avoir sacrifié la séduction sur l'autel du pouvoir, en même temps que bien d'autres qualités – que la femme est elle aussi en train de perdre en suivant la même voie.

La chaleur est une chambre noire où le corps savoure l'agonie légère de ses cellules.

Un ami est mort. La mort d'un ami se justifie d'elle-même a posteriori : elle rend le monde moins vivable, et donc son absence de ce monde moins douloureuse. Elle altère le monde de telle sorte que lui-même n'y aurait plus sa place. D'autres se survivent dans un monde qui n'est plus le leur – certains savent s'effacer en temps voulu. Leur mort est un trait d'esprit : elle rend le monde plus énigmatique, plus difficile à com-

prendre que de leur vivant – ce qui est la tâche véritable de la pensée.

Lévi-Strauss, lui, est immortel. Il attend du fond de son immortalité académique le retour des sociétés sans écriture. Il n'a peut-être plus longtemps à attendre. Car celle qui approche, illettrée et informatisée, sera elle aussi sans écriture. C'est notre future société primitive.

Ce n'est pas nous qui vieillissons, c'est le temps qui vieillit. Il vieillit même plus vite que nous. Le sait-il ? mais il a l'air pressé de prendre fin. Nous mourrons de toute façon infiniment jeunes.

Cessons d'imputer nos actions à quelque cause objective, ce qui revient à dire que nous ne sommes pour rien dans ce qui nous arrive – ce qui est proprement humiliant. Acceptons l'hypothèse que nos malheurs nous viennent d'un malin génie qui nous est propre. Soyons dignes de notre perversité, de notre propension pour le mal, soyons à la hauteur de notre tragique imbécillité.

« Dieu est inexistant » ne signifie pas qu'il n'existe pas, mais que son existence n'a pas d'incidence décisive sur le cours des choses. C'est de la même façon que la classe politique peut être dite inexistante. Cela signifie que son inutilité même n'est pas d'une incidence sensible sur le déroulement de notre vie.

Le développement cérébral de l'espèce humaine serait-il lié au crime originel (Changeux) ? L'acte qui fonde le développement exponentiel des facultés humaines, c'est le crime originel. L'acte qui fonde l'altérité, c'est le meurtre de son semblable.

En inventant la lumière incessante de l'information, rivale de celle du rayonnement originel, nous rêvons en fait de recréer les conditions du Big Bang, qui n'est que la projection de nos technologies actuelles et de leur phantasme secret de désintégration finale. Nous n'en faisons un événement passé indépassable que parce que nous rêvons de le reproduire. *Punto primal, punto final.*

De la gravité nous vient une énergie au moins égale à celle du rayonnement solaire. L'être organique est relié à son centre de gravité comme au centre de la terre, et c'est de cette chute perpétuelle des corps dont nous jouons dans tous nos mouvements. C'est de l'inertie du temps que vient la prolongation des choses, qui sans cela s'évanouiraient en temps réel. Mal-

heureusement c'est un des phantasmes de la science que d'abolir la pesanteur et un jour, inexorablement, la technique nous « libérera » de cette loi naturelle des corps – vers une nouvelle physique des corps virtuels. Dans le futur habitat des capsules orbitales, il n'y aura même plus de station debout. Qu'en sera-t-il alors de l'intelligence humaine ?

Le vélocipédique en général est d'ordre pataphysique (il fait toujours penser à Jarry). Mais le plus bel objet introuvable reste le tandem – évoquant irrésistiblement l'image de deux cyclistes, dos à dos ou face à face, pédalant frénétiquement en direction opposée et faisant du surplace à une allure folle.

Nul n'est prophète en son pays. Moins encore ceux qui vivent en exil, et moins encore ceux qui vivent sous le signe de l'exil intérieur.

Être un miroir, mais un miroir sans tain : voir les autres derrière l'écran de son propre personnage.

« ... cette absurde sculpture de Picasso, avec ses tiges et ses feuilles métalliques, ni ailes, ni victoire, un simple témoignage, un vestige – l'idée, rien de plus, d'une œuvre d'art. Très sem-

blable aux autres idées et aux autres vestiges dont s'inspire notre existence – plus de pomme, mais l'idée, la reconstruction par le pomologiste de ce qu'était autrefois la pomme – plus d'ice-cream, mais l'idée, le souvenir d'une chose délicieuse faite de substituts, d'amidon, de glucose et d'autres produits chimiques – plus de sexe, mais l'idée, ou l'évocation du sexe – de même pour l'amour, la croyance, la pensée, et le reste... » (Saul Bellow).

Dîner de réception de E. O. à l'Académie française. Toutes ses femmes sont là. J'avais eu la même idée, mais à titre posthume : voir toutes les femmes de votre vie procéder en silence devant votre cercueil. C'est en effet la plus belle des célébrations, mais seulement à titre posthume. E. O. l'a bien compris, l'élection à l'Académie équivalant à des funérailles de première classe.

Écrire est vulgaire  
Voyager est tellement commun  
Parler est obscène  
Penser est trop facile  
Et faire l'amour est révolu  
Reste la possibilité d'inscrire les signes mnémoniques, outre l'amnésie consciente, dans le verbum insignifiant des esprits actuels, les figures de la mélancolie et des beaux-arts, où

l'hypersavoir vient se fondre à l'être-pour-le-vidé – représentation diacritique qui à elle seule induit la mise en signification des postulats conceptuels, jouxtant avec la plénitude d'une grâce posthume et, in extremis, avec le vidé absolu et la figure de glaciation du concept.

Tout comme les chiens, indifférents aux voitures, mais acharnés contre le moindre piéton, les mouettes ne sont pas émues par le passage déchirant des avions à réaction, mais la moindre présence humaine dans les parages suscite une nuée de cris stridents. En fait, c'est l'homme seul qu'ils craignent, c'est à lui seul qu'ils en veulent. L'homme n'est pas différent : toutes sortes de choses peuvent l'agresser, c'est contre son semblable qu'il se mobilise.

C'est par les jours de vent marin, d'humidité brumeuse qu'on s'attend le plus à voir passer devant la bergerie les éléphants d'Hannibal, remontant depuis l'Espagne la Voie Domitienne jusqu'à Rome pour l'anéantir.

La censure permet de masquer la nullité d'un livre ou d'une œuvre. Une bonne partie de l'art a voyagé ainsi sous la caution de la censure, de la répression ou de la provocation simulée, qui lui servent de valise diplomatique et de publicité menson-

gère. Aujourd'hui où cette malédiction est levée, l'art apparaît dans toute son insignifiance.

Les chefs-d'œuvre nous ennuient par leur conformisme sacré. On finit par leur préférer les petits-maîtres interchangeables, d'un métier et d'une finesse impeccables, l'art presque rituel et décoratif des innombrables paysages flamands, des portraits du XIX<sup>e</sup>, du trompe-l'œil et des estampes chinoises. Il semble que, passé le vent orgueilleux de l'histoire, le mystère reste celui des œuvres obscures, dont la plupart ont disparu.

Devant une assemblée de fidèles peu portés à l'esprit de sacrifice, le curé lance son exhortation : « Soyez comme le Christ, souffrant, crucifié, mais ressuscité ! » Et que feraient-ils d'une résurrection, eux qui ne savent quel sens donner à leur propre vie ? Suit une parabole subtile : le Christ enjoint les Apôtres à ne pas révéler qu'il est le Messie, car les Juifs, dit-il, n'attendent du Messie qu'une seule chose, c'est qu'il fasse pondre leurs poules dix fois par jour (c'est exactement ce que pensent les paroissiens). Puis il stigmatise les Blancs du Sahel (où il a vécu) qui, lors d'une famine, accaparent la nourriture et jettent les restes aux Sahéliens (qui, d'entre les fidèles, n'en aurait pas fait autant ?).

Finalement, pour les sensibiliser aux destins malheureux, il raconte l'histoire d'un jeune homme du village voisin dont la

mère et le frère étaient morts dans un accident de la route, dont le père s'était tué dans la manipulation de son fusil de chasse, et qui s'était suicidé à 33 ans – histoire qui dépasse visiblement leur capacité de compassion. Mais on sent que tous ici entendent les choses à demi-mot et n'en pensent pas moins.

Il y a d'ailleurs là d'étranges paroissiens. Cette jeune femme en robe rouge, cheveux noirs coupés court – créature adultère à coup sûr. Et cette jeune vierge inclinée vers son père, qui semble bien trop tendre envers elle – la mère prie pour se faire pardonner son indulgence. Niaise et légèrement énervée, l'adolescente à la nuque délicate murmure son credo du bout des lèvres.

Tous les replis de l'âme sont là, sur les bancs de cette église. Tous aiment leur curé et font ce qu'ils veulent de leur vie.

La couleur sang des champs de sel, qui vire en un après-midi de soleil au blanc strié de rose d'un champ de neige. La découpe géométrique des salines ajoute une dimension complètement irréaliste à l'horizon des raffineries de pétrole, avec les pétroliers à l'ancre au large des étangs, sur lesquels s'agite en diagonale la noria des camions et des excavatrices. Cette saumure rouge pâle donne l'impression d'une solution morte, ou d'un sang menstruel. Le regard lui-même se liquéfie en glissant sur cette surface, et le corps se perd dans la contemplation de son propre fluide. On croit revivre les péripéties de ce que fut la cristallisation originelle, puis, par transfusion fœtale, l'émer-

gence du sang, de la vie, des eaux-mères, dans une solution à la fois chimique et maternelle.

Le ciel est d'un bleu intense. Au loin, la mer est verte et grise. Il ne manque que le noir. Il n'y a de noir dans la nature que les ombres, et ici, sur les salines, il n'y a pas d'ombre.

Orwell : « Il y a bien assez de causes réelles de conflit pour ne pas les accroître en encourageant les jeunes gens à se lancer des coups de pied dans les tibias au milieu des rugissements des spectateurs en furie. » Mais justement : la violence du sport ne vient pas s'ajouter aux conflits réels, elle les efface par dérivation sur une violence imaginaire. Or voilà qu'avec le football et le Mondial, le sport vole au politique sa puissance de cohésion nationale, voilà que tout le politique passe dans le stade – comme le destin de l'Empire Byzantin dans les courses de l'Hippodrome. Belle leçon donnée au pouvoir, qui n'est que trop heureux de faire porter au football la responsabilité diabolique de la mystification des masses.

Les féministes voient dans la moindre velléité de séduction un acte de violence. D'autres pensent que la fellation n'est pas un acte sexuel (Clinton). Deux versions aussi absurdes l'une que l'autre. Ce qu'elles laissent pourtant entrevoir, c'est que tous les signes, pour notre sensibilité effarouchée, sont devenus

du harcèlement, tandis que tous les actes, pour notre morale exténuée, ont de moins en moins de signification.

L'égoïsme parfait est très rare. La volonté de puissance est très rare. Les impératifs de Stirner et de Nietzsche sont presque inaccessibles. Même l'instinct de conservation est une chimère. La théorie d'une nature égoïste de l'homme ne vaut que sur le plan « économique » (et encore), mais, pour le reste, la distinction entre soi et les autres n'existe pas. Nous agissons envers nous-mêmes avec le même cynisme, la même tendresse, les mêmes formes de séduction et de répulsion, de destruction et d'appropriation qu'envers les autres – le même alterégoïsme pour tout dire. L'individu se fait exactement autant de mal, et avec autant de plaisir, qu'il en fait aux autres. Dans ce sens, il est sans préjugé. L'espèce elle-même, dans son ensemble, avec les sévices et les servitudes techniques qu'elle s'inflige, se traite à la même enseigne, sans privilège ni préjugé favorable, que les Indiens ou les bêtes. Peut-être même planifie-t-elle, par des moyens détournés, la même extermination que celle à laquelle elle voue, lentement mais sûrement, toutes les autres races.

Selon le principe que dans un corps affaibli la virulence diminue, la pratique de la saignée et de la diète n'était pas si

mauvaise du point de vue de la santé – pas plus que celle de l'ascèse ou de la mortification du point de vue de la morale.

Quand la fonction sexuelle clignote, tels les indicateurs de fonctions vitales de Hal, l'ordinateur de *2001* – ou les étoiles qui s'éteignent une à une chez Clarke. Le désir pâlit comme la lune au petit jour.

Faire de la misère et de la violence un leitmotiv publicitaire, comme le fait Toscani, réintégrer dans la mode le sida et le sexe, la guerre et la mort, pourquoi pas ? La vision publicitaire du bonheur n'est pas moins obscène. Mais à une condition : celle de montrer la violence de la publicité elle-même, la violence de la mode, la violence du médium. Ce dont les publicitaires sont bien incapables. Or la mondanité elle-même, les gueules de stars, les chorégraphies subaquatiques sont un spectacle de mort. La misère du monde est tout aussi lisible dans la ligne et le visage d'un mannequin que dans le corps squelettique d'un Africain. La même cruauté se lit partout, si on sait la voir.

Le plus à craindre chez le criminel, c'est la tentation d'avouer son crime. Pour que le crime soit parfait, il faut donc qu'il s'efface dans la conscience même du meurtrier, par une

sorte de purification mentale qui n'est pas loin de l'illusion par laquelle d'autres s'accusent spontanément d'un crime qu'ils n'ont pas commis.

Ce sont là des cas extrêmes. Mais au fond de la conscience de chacun, il n'y a pas plus de vérité objective que dans les faits – ceux-ci se perdant dans les méandres du récit et de la mémoire. On a vu par exemple dans le procès de Simpson en Californie et dans celui d'Omar (« Omar m'a tué ») la vérité entrer d'elle-même, au fil de l'instruction, dans un état second. Le temps de l'action et celui du procès ne sont plus les mêmes, et la conscience claire de l'acte s'est perdue. Il est probable que ni Omar ni Simpson ne savent véritablement plus s'ils en sont les auteurs. Et là, nul détecteur de mensonge ne peut les atteindre.

La réalité est comme la nuit américaine – on y tourne les scènes de nuit en plein jour – ou l'effet de gestes que nous accomplirions dans une autre dimension, comme cette bouteille renversée par un mouvement brusque qui n'était que celui du rêve.

À la différence du paysage théorique et mental, qui rétrécit comme une peau de chagrin, le paysage du monde et des apparences se diversifie sans cesse. Difficile d'être surpris dans l'uni-

vers des idées, difficile de ne pas l'être par le jeu perpétuel des formes.

La substance des vampires, comme celle des ectoplasmes et des êtres pervers, est si légère qu'elle n'impressionne pas la pellicule. Comme cet homme qui devait passer deux fois au même endroit pour jeter une ombre.

« Sans les passions, l'âme n'aurait pas sujet de demeurer un seul instant jointe au corps » (Descartes).

Les critiques ne stigmatisent au fond Nétanyahou que parce qu'il discrédite Israël et met en péril son autorité morale, garante en dernière instance de sa puissance d'État. L'oppression et la misère spirituelle des Palestiniens n'entrent pas en ligne de compte. (C'est tout juste si on ne leur reproche pas d'être, par leur existence même, les agents de cette dégradation morale et politique d'Israël.) Même ambiguïté des juges à l'égard des politiques qu'ils mettent en examen : ils ne les dénoncent que pour restaurer les bases morales d'une domination mise en danger par les dominateurs eux-mêmes.

Ce qui a joué d'une façon décisive dans l'affaire du sang contaminé, c'est le préjugé selon lequel un donneur bénévole est nécessairement d'une moralité irréprochable, et ne saurait donc être suspect de porter la mort, même sans le savoir.

Les lycéens exigent plus d'école, plus de crédits, plus d'encadrement, plus de sécurité. Revendications du XIX<sup>e</sup> siècle. L'école est finie – tout ce qu'on peut en faire, c'est de la transformer en un gigantesque Webcafé. Eux-mêmes dans leur tête sont déjà passés dans le multimédia et le XXI<sup>e</sup> siècle. Ce dont témoignent les manifestations dans leur incongruité, y compris celle de la violence anachronique des casseurs.

Nous répondons à la sollicitation perpétuelle par une sorte d'effacement automatique. D'abord les noms propres, puis les titres, les chiffres, les formules, puis même les visages et les histoires, puis à la limite son propre nom et son numéro de code, comme on oublie un rêve aussitôt éveillé, ou comme une cassette s'autodétruit en temps réel. À force de blanchir le film de la vie réelle, on blanchit le film de la vie mentale. Il n'y a plus rien sur la pellicule. Purification ethnique de la mémoire.

En général, le droit est aussi stupide que les interdits dont il prend la place. Mais le pire est lorsqu'il légalise des situations

qui allaient de soi : le droit à l'eau, à l'air, au désir, le droit pour les enfants à avoir des parents. Cette reconnaissance de droit crée les contradictions les plus burlesques – ainsi ce condamné à mort que les ligues pour le droit à la vie veulent faire grâcier, mais qui exige de mourir, en fonction de son droit à la mort.

Que dire d'ailleurs du « droit à la vie » ? Sinon qu'il dit bien ce qu'il veut dire : c'est que la vie a perdu son évidence de fait.

Le droit joue alors comme exorcisme, comme invocation désespérée des qualités perdues. C'est ainsi qu'on verra sans doute bientôt surgir, face à l'étendue de la bêtise, un « droit à l'intelligence ».

Permis international de polluer : à chaque pays son allocation légale de  $\text{Co}^2$ , avec la possibilité pour les pays pollueurs de racheter leur part aux pays non-pollueurs ? Ainsi les États-Unis, en rachetant le « crédit de pollution » russe, financeraient une relance qui permettrait à l'économie russe de repolluer de plus belle. On pourrait même imaginer un marché noir où les non-pollueurs refileraient leur quota d'oxyde de carbone, comme n'importe quelle matière première, à un cours mondial officieux. Même scénario que pour la dette, son rachat et sa cotation en bourse. On n'en finira jamais de s'émerveiller de l'indifférence absolue du marché à la nature des marchandises. Même l'oxyde de carbone se négocie désormais en vente libre.

La conséquence fatale de l'affaire Clinton – sexualité banalisée comme relation crépusculaire d'attouchements infantiles – n'est pas politique. Elle est transpolitique, et c'est la dérision à l'échelle mondiale. La sienne d'abord : comment peut-il supporter une telle bouffonnerie ? Mais aussi celle de toute une culture capable de produire un tel spectacle. Non seulement américaine, mais planétaire – c'est la planète enfin mondialisée par le burlesque et la dérision. Aucune autre culture n'aurait supporté un tel degré d'abaissement sans faire jouer quelque mécanisme de violence réparatrice. Que ce scénario de vaudeville n'ait pas déclenché un sentiment universel de répulsion témoigne d'une élévation considérable du seuil de tolérance au pire.

Souvenons-nous, au lieu de parler des « droits de l'animal » et de rêver d'une multiculturalité des espèces, que les animaux sont des dieux, qui étaient sacrifiés jadis en tant que tels, qu'ils étaient conçus comme supérieurs tant en force qu'en beauté, et qu'ils étaient en intelligence avec nous – c'est-à-dire nos ancêtres et complices dans le cycle des métamorphoses, et non pas nos vulgaires prédécesseurs dans la ligne de l'évolution (on leur a fait l'honneur de descendre d'eux, mais ils n'en demandaient pas tant). On ne se désespérait pas de leur ressembler, au contraire on prenait leur masque (la bestialité, jusque dans les figures de Lascaux, est un masque, et tous nos masques sont ceux de la bestialité), puisqu'ils étaient le souvenir vivant de

notre passage dans l'inhumain – et on respectait jusqu'à leur silence, lui aussi le souvenir vivant de notre passage par le silence originel.

Mettant fin à des millions d'années de promiscuité de l'homme avec l'eau, la boue, la végétation, la poussière, on est en train d'ensevelir le sol, notre socle, sous un immense linceul d'asphalte et de béton, tout comme on ensevelit la proximité des hommes entre eux sous le linceul de l'information et de la communication.

Il y a tellement de signes du bonheur ici (au Brésil), et tellement de signes du malheur. Ce sont souvent les mêmes et on apprend à ne plus les départager.

Palais Itamarati. Toute la gentry de Rio cernée par la trombe tropicale dans un palais digne de Caracalla – les colonnes des portiques rivalisant avec les palmiers fluorescents et les cygnes du lac indifférents sous le déluge. Remake de l'Ange Exterminateur. Des milliers d'invités de la Biennale, tous d'une élégance rare, épars dans les salles immenses. Les dernières femmes arrivent sous leur robe ruisselante. La trombe s'est abattue spécialement sur le palais, semble-t-il – les autres quartiers de la ville ont été épargnés. Est-ce un jugement de Dieu

pour l'usurpation à des fins culturelles de ce qui fut un haut lieu du pouvoir ?

Norvège. Dans le silence et le froid, le champ visuel se creuse, les sons par contre sont d'une proximité hallucinante. Nostalgie d'une nature primale, d'une profondeur sans image, sans un signe à perte de vue. Très vite insupportable : c'est dans l'artificiel et dans le superficiel que nous sommes comme des poissons dans l'eau.

Salon Osiris pour les passagers de première classe (il y a un certain humour à avoir donné au salon des passagers de luxe le nom de la divinité égyptienne qui présidait au jugement des morts et dont le corps fut démembré avant d'être ressuscité). Champagne, silence, distance – vestibule de la mort. Tous se distribuent le plus loin possible les uns des autres, telles les âmes des morts errant de l'autre côté du Styx sans se toucher ni se voir. Pourtant il règne une ambiance de proxénétisme international liée au son des téléphones mobiles.

Mais que savons-nous de la proxémique des morts et de leur comportement social ? Ont-ils seulement un espace ? Et ne sommes-nous pas déjà, avec les riches et leurs espaces de luxe, dans un champ funéraire d'isolation sensorielle auquel les

pauvres, qui semblent moins allergiques à la proximité de leurs semblables, échapperaient encore ?

Comment peut-on rêver d'un tremblement de terre à 10000 mètres d'altitude ? Comment peut-on rêver avec une précision aussi hallucinante les péripéties d'une catastrophe dont on n'a jamais fait véritablement l'expérience ?

Comment peut-on vivre et faire revivre en rêve, avec une telle intuition divinatrice, les gestes, les paroles, les expressions de quelqu'un d'autre – tenir son rôle mieux que lui-même dans la réalité ?

On applaudit les héros de l'action humanitaire : heureusement qu'ils sont là pour sauver l'honneur ! Vous dénoncez ce misérabilisme – on applaudit encore : heureusement que vous êtes là pour le dire ! Ce sont souvent les mêmes qui applaudissent. Sycophantes, catéchumènes, prosélytes, acolytes, tous aux armes !

L'irresponsabilité est donnée pour un penchant naturel, la responsabilité pour un acte conscient. Mais il n'en est rien. La responsabilité – le fait de répondre tout simplement – est un acte réflexe. C'est quand elle devient une règle de conscience qu'elle est accablante. Elle doit être alors compensée par la

faculté tout aussi vitale de ne pas répondre. Il y a un devoir d'irresponsabilité égal au devoir de responsabilité, surtout par les temps qui courent, où nous sommes perpétuellement testés, sollicités, harcelés. L'irresponsabilité, comme toute charité bien ordonnée, commence par soi-même. Il faut savoir ne pas répondre de ce qui ne vous concerne pas, y compris dans notre propre vie. La distinction stoïcienne entre ce qui nous concerne et ce qui ne nous concerne pas reste l'alpha et l'oméga d'une morale philosophique.

Cet homme avec son téléphone mobile franchit le seuil de l'exposition. Le téléphone sonne. Il parcourt toute l'exposition sans un regard, vrillé à son oreille interne. Il parle, et vous regarde comme si vous étiez au bout du fil. Il regarde quelqu'un à qui il ne parle pas. Il parle à quelqu'un qu'il ne voit pas. Finalité sans fin du téléphone sans fil.

La pensée n'est pas une affaire de temps, ni d'accumulation. Rien ne sert de porter l'eau à 80° pendant des heures. Elle n'entrera pas en ébullition, et ne fera jamais que s'évaporer.

Être passif, n'est-ce pas laisser l'initiative à l'autre part de soi-même ? Nabokov : « Il s'aimait lui-même d'un amour pas-

sionné... et réciproque. » Stanislaw Lec : « Il s'aimait beaucoup, mais d'un amour non partagé. »

« Les gens de bon ton laissent au vulgaire le soin de penser, et de penser faux » (Crébillon). C'est cette même position aristocratique qu'occupe aujourd'hui le vulgaire, qui laisse aux politiques le soin de nous gouverner, et de nous gouverner mal. Les médiocres ont renversé la situation.

Machines exotériques – machines ésotériques.

On dit que l'ordinateur est une machine à écrire perfectionnée. Pas du tout. J'ai avec la machine à écrire une relation complice, mais claire et distante. Je sais qu'elle est une machine, elle sait qu'elle est une machine. Rien à voir avec cet interface, frisant la confusion biologique, entre un ordinateur se prenant pour un cerveau, et moi me prenant pour un ordinateur.

Même familiarité avec la bonne vieille télévision, où je suis et reste spectateur – machine exotérique dont je respecte le statut de machine. Rien à voir avec tous ces écrans et ces engins interactifs, y compris la future voiture « informationnelle » et la maison « intelligente ». Même le téléphone mobile, incrustation du réseau dans la tête, même le skate et le roller, prothèses à rouler, sont d'une génération bien différente de celle du bon vieux téléphone statique ou de la machine vélocipédique. D'autres mœurs et une autre morale sont en train de

naître de cette confusion organique de l'homme et de ses prothèses, qui met fin au pacte instrumental et à l'intégrité de la machine elle-même.

Une femme n'est belle que si elle est nue sous ses vêtements. Une pensée n'est belle que si elle est nue sous le langage. C'est-à-dire violente. Chaque phrase est l'étincelle d'une volonté de puissance.

### La Régence des Instincts et l'Agonie des Affects.

La propension à la paresse, ou tout simplement à tourner le dos aux obligations ou complications en tout genre, est contrecarrée par un vice plus tenace encore : celui de répondre finalement à toute demande, comme d'arriver toujours à l'heure. Il serait tellement plus simple de n'être ni l'un ni l'autre : ni paresseux ni impatient. Mais l'obsession de l'échéance est toujours là : on voudrait à la fois que tout soit là d'emblée et que tout soit différé indéfiniment.

Avec la Parité, la Journée de la Femme, plus récemment avec les Chiennes de Garde, et plus généralement avec toute revendication d'une différence victimale, les femmes sont en

train de se ridiculiser collectivement, au même train que les homos avec leur exigence de statut bourgeois, légal et conjugal.

Exophtalmie – ou les yeux plus gros que la tête.

Tétratrichotomie – ou l'art de couper les cheveux en quatre.

Xylolalie – ou le discours de la langue de bois.

Taxidermie – ou l'art d'empailler vivants les concepts.

« Les Hommes » : théâtralité avachie, désenchantée et ennuyeuse, improvisation sans scrupules, et cependant lourdement allégorique : allégorie d'une nullité qui veut signifier qu'elle a tout compris et qu'elle n'est dupe de rien. Qu'est-il arrivé pour qu'on soit passé de l'expression tragique et métaphysique de la nullité, celle de Beckett, à la nullité du n'importe quoi ?

La manie infantile de dépraver la langue dans le style journalistique, d'en user à force de calembours, comme d'un objet fécal, de cultiver une rhétorique bouffonne.

La manie inverse, à force d'étymologie, de sacrifier la langue à la textualité, en forçant les mots à l'aveu de leur genèse inconsciente, comme d'autres le font pour l'inconscient sexuel.

« Mes images ont deux caractéristiques : ou elles se dilatent, et alors elles ouvrent dans toutes les directions, ou elles se contractent, et alors elles se ferment précipitamment dans toutes les directions. Entre ces deux pôles il y a tout ce que j'ai à dire » (Rothko).

La mutation, le passage presque sans transition de Rothko à une forme immédiate et définitive. C'est là d'un seul coup, parfaitement maîtrisé, un point c'est tout. Et c'est à des années-lumière de ce qu'il faisait jusque-là.

C'est tout à fait différent d'une évolution, même créatrice. C'est une impulsion presque génétique par où il se sépare miraculeusement de l'artiste qu'il était encore, inscrit dans l'histoire de l'art, pour n'être plus que le médium souverain d'une forme extrêmement simple, qui n'a plus rien à voir avec l'expressionnisme ou l'abstraction.

« La forme qui apparaît frappe de stupeur par sa simplicité. Et le plus surprenant peut-être, c'est qu'au cours de notre existence terrestre, où notre cerveau est ceint d'un cercle d'acier – le rêve étroitement ajusté de notre propre personnalité – nous n'ayons pas par aventure donné cette simple secousse mentale qui eût libéré la pensée emprisonnée et lui eût procuré l'intelligence ultime » (Nabokov).

Est-ce que chacun n'a pas en lui cette mutation potentielle et ce devenir en puissance ? Cette singularité absolue qui ne demande qu'à se produire sans effort – « une forme géniale sortie de notre carcan individuel » ?

La courbure presque intemporelle de l'espace des idées n'obéit ni à la chronologie ni à l'histoire. Ainsi les pensées de Sade et de Fourier sont comme le choc en retour anticipé des théories de Marx et de Freud, dont elles sont, avant terme, la critique bien plus radicale que toutes celles qui suivront, et qui n'auront d'effet qu'à titre posthume. Relire le monde des idées à l'envers de l'idéologie des Lumières, celle d'un ordre chronologique des événements.

Vision finaliste et morale qui entraîne François Furet à faire la part du bon et du mauvais événement de la Révolution et à stigmatiser la Terreur, témoignant d'une incapacité à saisir ce qui, dans l'événement, excède les conditions objectives, initiales ou finales, au prix d'une violence de l'événement sur lui-même. Les Thermidoriens ne savent rien de Messidor.

Ceronetti : « Si je pensais que ma justice tende à retarder l'effondrement des choses, je m'efforcerais d'être un peu moins juste. »

La liberté n'est pas aussi libre qu'on le pense : elle produit des anti-corps qui s'insurgent contre elle. La vérité elle aussi est menacée de l'intérieur, comme un état aux prises avec sa propre police. Si les valeurs jouissaient d'une immunité totale, elles seraient aussi meurtrières qu'une vérité scientifique.

Il y a un équilibre dans le fait que, si le langage fait de l'homme un être social et culturel contre nature, c'est lui aussi qui lui permet de mentir et donc de supporter cette condition anormale.

Notre perception la plus ordinaire obéit à une sorte de protocole esthétique selon lequel il doit toujours y avoir quelque chose à voir et quelqu'un pour le voir. Dans d'autres cultures, seules quelques rares choses sont données à voir. Le reste est suprasensible et échappe aussi bien à l'esthétique qu'à la culture. C'est quand cette règle est abolie que le monde est livré à un protocole universel de la sensibilité, où l'apparence même des choses est convertie en une valeur culturelle.

On a toujours l'impression que l'existence des autres devrait avoir un sens, au contraire de la nôtre, que nous vivons comme une exception dramatique au bonheur, ou au malheur général. Comment font-ils pour mener une existence aussi nulle, aussi fastidieuse ? Mais cette médiocrité, on aimerait quand même s'y glisser pour en saisir le secret.

En termes purement démocratiques, l'inculpation surréaliste de Clinton pour une affaire de fellation est un progrès absolu sur l'impunité dont jouissent régulièrement les hommes au pouvoir. Par contre, en matière de transparence et d'information, on ne

peut que vérifier qu'elle ouvre sur un abîme de dérision et d'obs-  
cénité, dont l'affaire de sexe n'est qu'une allégorie.

La seule alternative à la disparition des favellas de Rio serait de  
les inscrire au patrimoine mondial, solution idéale pour toutes  
les espèces et lieux en voie de disparition. À la limite, seule solu-  
tion pour la planète elle-même : l'inscription au patrimoine  
mondial, au même titre que le génome humain.

L'attente est comme une expiation anticipée, ce dont il faut  
payer le prix par anticipation (y compris l'attente de la mort ?).  
Contre cela se dresse l'impatience comme exigence immédiate  
de la fin.

Dans une société vouée au principe du Mal, il n'y a pas de  
présomption d'innocence : asthme, ulcère, allergie, acné, acou-  
phène, tout cela témoigne contre vous. Même le cancer et  
l'infarctus sont psychologiquement suspects. Même les accidents  
le sont. Du coup, la médecine l'est elle aussi, puisqu'elle inter-  
vient aux confins d'une pathologie fantôme, confrontée à des  
maux « organiques » surdéterminés par la mauvaise conscience  
et par la mauvaise foi. L'inavouable, ce n'est plus le sexe, c'est la  
psychè, ou plutôt le désordre mental qui donne lieu à cette désob-  
béissance du corps – maladies non plus sexuellement, mais psy-

chologiquement honteuses, contractées lors d'une relation coupable avec... la réalité.

Le véritable « *break of the age* », c'est quand il devient clair, contre l'illusion vitale d'une « reprise » (Kierkegaard), singulièrement des relations amoureuses, dont la seconde rencontre serait le dénouement idéal – quand il devient clair que cette répétition sublime n'aura définitivement pas lieu. Pas de rappel, pas de retour, pas d'existence seconde. Tout devient alors subitement mortel.

La moindre lueur d'intelligence des hommes au pouvoir ne peut qu'ajouter au malheur, tout comme la vérité ne peut qu'aggraver les choses. Mieux vaut le cynisme et la corruption – eux du moins font partie des conditions objectives, dont la face éclairée est tournée vers le mal.

La société s'était dégradée en fusillant les mutins de 1917. Elle se dégrade une deuxième fois en les réhabilitant – et elle les dégrade du même coup définitivement, car enfin, ceux qui sont morts au champ du déshonneur ont bien le droit d'y rester, et qu'on ne les ressuscite pas au champ d'honneur, ce qui équivaut à cracher sur leurs tombes (sans compter que ceux

qui les réhabilite aujourd'hui les auraient fusillés de la même façon en leur temps).

C'est ainsi qu'on se débarrasse des victimes, de la supériorité morale qu'elles avaient en tant que victimes, et qu'on leur vole leur revanche (tout en continuant de les tenir secrètement pour coupables). Gardons aux mutins, aux rebelles, aux réprouvés, aux anathèmes, le privilège de la part maudite. Ne laissons pas les bourreaux usurper leur place par la mise en scène de l'aveu et du repentir.

Même scénario dans le cas de l'Église et des victimes de l'Inquisition : on laisse entendre par là que c'en est fini de ces formes de persécution, de chantage, de terreur, alors que s'en développent d'autres, bien plus universelles, bien plus subtiles, dont on ne rêve même pas qu'elles puissent être mises en cause.

Pinochet, Papon, Saddam, Milošević, tous ceux qui ont servi de mercenaires à la « communauté internationale » : impossible pour elle de les désavouer franchement, elle ne peut que les escamoter derrière des procès plus ou moins truqués. Et elle continue, tout comme elle continue de tenir les victimes pour secrètement coupables, de les tenir pour secrètement innocents.

Publicité d'Évian : la valse des putti nautiques, métaphore des spermatozoïdes frétilant dans le plasma utérin. Envol de bébés-larves hors du charnier natal. Mièvrerie de ces publicités prépubères, prénatales, infantiles – véritable

obscénité d'un monde adulte. Culture *Pampers*. On finit par regretter l'âge d'or de la femme-objet et de l'érotisme publicitaire.

Le PACS, le PAC, la parité, etc. : chimiothérapie générale des fonctions agonisantes, de tout ce qui se trouve expulsé par la rationalisation violente du corps social : la famille, le monde rural, en fonction d'un profil aérodynamique des échanges.

Extraordinaire lévitation du rêve, qui me fait survoler les toits et la ville, franchir les murs comme un ectoplasme, puis fondre comme un oiseau sur une proie et pénétrer par effraction dans les espaces les plus intimes, jusqu'aux femmes que tu caresses impunément. Les mains plongent sous n'importe quelle robe pour y surprendre la femme frissonnante de caresses, dont elle ne sait d'où elles viennent. D'où vient cette jouissance plus vive dans l'univers immatériel que dans le réel ? Rien ne semble jamais vieillir dans l'univers des rêves. Les sensations y sont toujours aussi intenses. Est-ce que la réalité virtuelle et la promiscuité électronique des réseaux offrira de telles sensations à distance, une telle capacité de passer à travers les murs et de caresser « les belles endormies » ?

J'arrive toujours à l'heure. Une telle ponctualité est à l'image du rendez-vous avec la mort, où bien sûr nous ne pouvons qu'être exactement à l'heure. Ou plutôt c'est elle qui sera de toute façon exacte au rendez-vous. Non qu'elle nous y attende, mais il se trouve que lorsqu'elle sera là, nous y serons aussi. Et c'est bien ainsi. Ce qui est inquiétant (mortifiant ?), c'est d'anticiper sur cette coïncidence inexorable en arrivant à l'heure là où ça n'a aucune importance. De toute façon, ceux qui n'arrivent jamais à l'heure ne font que jouer avec la mort en différé. Or toute notre culture nous a dressés depuis des siècles à cette ponctualité obsessionnelle, et donc au rendez-vous avec la mort. La seule façon que nous ayons trouvée d'y échapper, c'est le temps réel, la dispersion du temps dans l'interface perpétuel, tel qu'il n'y a plus de point précis où la mort serait au rendez-vous.

Certaines pensées peuvent naître simultanément de plusieurs cerveaux, tout comme l'espèce humaine a surgi simultanément dans plusieurs régions du globe. Ou bien y a-t-il glissement d'idées à l'intérieur d'un même cerveau, que partageraient certaines personnes à un moment donné – comme cette forêt de 40 000 arbres du Nord canadien, reliés entre eux et constituant un seul immense être organique ? En tout cas, rien n'est plus troublant que telle pensée énoncée par quelqu'un d'autre au moment même où elle est née dans votre tête,

comme l'écho anticipé d'une musique en sourdine, avant l'attaque du morceau.

Mélancolie de l'analyse et du Surmoi analytique. L'objet théorique a de plus en plus de mal à se régénérer par le jeu de la vérité.

L'objet photographique, par contre, se régénère de lui-même par le jeu des apparences – plus de Surmoi, plus d'analyse, plus de mélancolie.

L'objet photographique est apocatabasique.

Si la réalité est notre fonds de commerce, alors le Virtuel est l'équivalent des grandes surfaces.

Le sourire photogénique de complaisance n'est-il pas un masque de défense, une façon de faire le mort pour échapper au prédateur ?

Il y a, dans la langue comme dans les dents, des molaires pour moudre, des incisives pour tailler, des canines pour déchirer – et de temps en temps une dent de sagesse.

Le silence appartient à l'image. Mais ce n'est que le silence de la voix. La plupart des images hurlent d'une autre façon. Elles hurlent de vérité et de réalité.

Lifting esthétique des visages.  
Lifting éthique des valeurs.  
Lifting génétique du génome.  
Lifting mental des idées.

Jeff Koons : impossible de savoir s'il est idiot ou non, s'il distingue le kitsch de l'original, le vrai du faux – il est le simulacre à l'état pur, baignant dans une innocence totale au second degré, ou au degré zéro. Il est, sous son air angélique et infantile, la vérification désenchantée, l'évidence glaciale d'un univers de signes vides. Alors que chez Warhol il y a tout le charme originel de la simulation, et surtout l'intuition de ce qu'elle a toujours été, c'est-à-dire rien de plus qu'une hypothèse, avec Jeff Koons on passe au stade burlesque de la simulation comme farce ou comme stéréotype. L'hypothèse du simulacre méritait quand même mieux que de devenir une réalité.

Tout a besoin d'une seconde échéance, tout comme chez les anabaptistes il fallait un second baptême pour exister spirituel-

lement. Ainsi faut-il différer toute action et toute décision, pour leur laisser la chance d'un second baptême.

En toute circonstance, le problème est d'être là et de ne pas y être – simultanément. C'est-à-dire exactement ce que nous sommes par rapport au monde : nous y sommes et nous n'y sommes pas.

La déprogrammation soudaine d'un événement prévu ou d'une décision quelconque fait partie de ces plaisirs subtils dont le hasard de temps en temps nous fait grâce.

Si le destin est implacable, c'est que vous n'avez pas su lui plaire.

*Transphilosophical Divide* : c'est là où la vérité se met à exister de part et d'autre, là où toutes les hypothèses contradictoires se vérifient en même temps.

On a disparu. On est passé de l'autre côté. On ne le sait pas tout de suite. On le sait quand le jugement d'autrui et le malentendu perpétuel vous touchent de moins en moins. La

césure s'est faite, sans événement visible. Vous n'êtes plus joignable par les moyens habituels.

La tentation pour les bourreaux ou les dictateurs est de traiter plus cruellement encore ceux que protègent – virtuellement – les droits de l'homme et Amnesty International. Pas de pitié pour ces minorités-là. S'« ils » ont le droit d'être différents, alors la seule solution est de les liquider physiquement. Telle est la conséquence paradoxale du « droit à la différence ». La torture n'a certes pas attendu l'époque moderne pour s'exercer, mais elle a certainement trouvé une variante exaltante dans le fait de violer non seulement l'homme, mais les droits de l'homme.

Tout dans la mode masculine, le corps, l'allure, la mise en scène, l'« aura de mode », est largement féminisé. La mode est féminine, un point c'est tout.

C'est la contrepartie du monde social et politique, où les femmes qui y figurent prennent toutes les traits du masculin. Le pouvoir est masculin, un point c'est tout.

Elles peuvent se donner un air de séduction. Mais c'est de la féminité en prime. De même, les mannequins hommes peuvent afficher les stigmates du masculin, mais c'est une masculinité en prime.

Une mère perd son fils de 20 ans dans un accident. Elle dit qu'elle fait don des yeux, des reins, du foie du garçon à condition qu'on prélève pour elle le sperme de son fils. Chose faite, elle cherche une femme (une belle-fille virtuelle) pour accoucher volontairement d'un ou de plusieurs petits-enfants. Elle reçoit des lettres enthousiastes de toutes les régions des États-Unis. Mais les Comités d'Éthique des Embryons font valoir à cette mère qu'elle n'a pas le droit de faire faire des enfants à un homme mort. Elle soutient, avec son avocat, que si le corps médical peut accepter les entrailles de son fils, elle a bien le droit de faire ce qu'elle veut avec les spermatozoïdes congelés de son fils mort.

Le destin de l'espèce humaine serait-il de se volatiliser dans une réalité à très haute dilution, dans une abstraction irrésistible – conséquence fatale de l'irruption de la pensée ? Un jour, nous ne comprendrons plus rien à rien, mais il n'y aura plus rien à comprendre – l'univers entier sera devenu information. Involution immatérielle. Aphanisis. Fin du spectacle. L'espèce devenue translucide à elle-même. Précédent cosmique : la séparation de la lumière – le monde devient visible. Deuxième mutation : la séparation de la pensée – le monde devient intelligible. Troisième phase : il disparaît ?

Nabokov : « Est humain celui qui sait qu'il sait et, en tant que tel, cet être humain est plus loin du singe que le singe de l'amibe. » Mais jusqu'où ira cette évolution, cette mise en abyme de la conscience ? Nous sommes déjà dans une conscience à quatre dimensions (les trois premières étant celles de la représentation). Y aura-t-il une conscience à cinq, six, sept dimensions ? Qui saurait qu'elle sait qu'elle sait ?

Sur les autoroutes à huit voies, les milliers d'automobiles ondulant au gré des collines en une migration animale, tous feux allumés comme s'il n'y avait de jour qu'artificiel, ou comme si les phares cherchaient à percer le masque d'une autre nuit, peuplée de larves et d'imagos aux yeux phosphorescents, que le jour à lui seul n'aurait pas réussi à dissiper. Même nombre de voitures dans un sens et dans l'autre – défilé gigantesque à somme nulle – même flux sanguin ininterrompu, toutes roulant dans la même voie, à la même distance de celle qui la précède et de celle qui la suit.

Les journées ici commencent par le crépuscule, avec les brumes du Pacifique qui créent une ambiance vaguement néolithique. Puis l'homme fait son apparition, le long des plages, sous forme du jogger, parfait dans son rôle d'animal préhistorique. Puis les brumes se lèvent, laissant scintiller les premières piscines et néons d'un vert glauque ou turquoise. Puis une lumière pastel,

toujours voilée en cette saison, baigne ce monde engourdi dans sa facilité, fluide comme les milliers de voitures somnambuliques qui se succèdent nuit et jour. Enfin tout se termine, après l'aube crépusculaire, sur l'aurore éblouissante du soleil couchant, enfin débarrassée de toute brume, comme une explosion de poussière volcanique.

Californie : le seul Disneyland authentique. Le seul lieu au monde où le simulacre soit d'origine. Tout le reste est disneyifié, mais la Californie du Sud reste le berceau de l'hyper-réalité, le haut lieu du non-lieu.

En Europe, il semble que ce soit l'homosexualité masculine qui tienne le haut du pavé, culturellement et politiquement, à travers l'évolution juridique des mœurs. Aux États-Unis, c'est l'homosexualité féminine dont la pression est la plus forte, et l'influence prédominante, jusqu'à marquer une véritable discrimination. Toutes les histoires de multi-culturalité, de « *politically correct* » et de harcèlement sexuel tournent autour de cet axe, et le triomphe du « *gender* » est un triomphe homosexuel féminin. Le problème est de savoir si ce qui est donné comme la fine pointe de l'évolution des mœurs, et qui fonctionne comme pensée unique sous le couvert du discours multiculturel, n'est pas en fait le stade le plus avancé de l'involution d'une société vers une coalition des congénères (*co-gender*) sous un seul critère dominant,

sexuel ou culturel. Même interrogation pour les pratiques telles que le Web, Internet et tutti quanti – niche incestueuse où tous se retrouvent indexés sur les mêmes logiciels et les mêmes programmes – selon le même impératif technique et mental.

L'art périt de mélange consanguin. C'est un peu l'histoire de la vache folle et des farines animales. Faire manger de l'animal mort pulvérisé à l'animal vivant. Ainsi l'art s'est mis à vivre de sa propre farine pulvérisée, résidu de formes anciennes et d'une histoire de l'art soigneusement lyophilisée. Surtout, l'art a dévoré sa propre idée, ou bien il a été dévoré par elle – auto-phagie incestueuse doublée d'un recyclage de ses propres excréments à usage interne.

Intellectuels et politiques font partie d'une même élite, d'une même caste avec ses privilèges de caste, selon une discrimination pire encore que dans une société traditionnelle, puisque à la différence des aristocraties classiques, celle-ci se prévaut de l'universel pour mieux assurer son privilège. À l'ombre de cette juridiction symbolique, intellectuels et politiques ne se départagent en trompe-l'œil que pour mieux alimenter le spectacle.

« La communauté de pensée, qui est le lien fondamental entre les hommes, n'existe pas dans cette société » (Michelet).

On devient bête dès qu'on perd l'imagination de la bêtise. Même l'intelligence, si elle perd l'imagination d'elle-même, devient stupide. Ainsi l'intelligence artificielle, qui n'a aucune imagination de son savoir, si immense soit-il, en est-elle au niveau du singe.

Dans *True Crime*, Eastwood nous fait assister à une exécution capitale par injection létale. Le condamné est sanglé sur la table d'opération (tout est très chirurgical). La pièce ovale a des murs transparents, d'abord voilés par des stores, derrière lesquels se tiennent la famille et ceux qui ont le privilège d'assister à l'épisode final. Les rideaux se lèvent, et, comme dans un véritable peep-show, les invités de la dernière heure peuvent suivre le lent déroulement du protocole, précédant l'orgasme de l'injection en trois temps. La seule différence est que le condamné peut voir lui aussi ceux qui le regardent, jusqu'à ce qu'il tombe dans le coma : c'est un peep-show interactif.

Orsenna cherche à disculper Coustaud, à qui il succède à l'Académie Française, d'avoir été antisémite en alléguant que c'était chose courante à l'époque (pendant la guerre) en France. D'innombrables documents le prouvent : c'était une opinion très répandue, avouée ou inavouée. Mais s'il y a une accusation pire que celle d'avoir été antisémite, c'est celle de l'avoir été quand tout le monde l'était (ou de ne l'être plus quand per-

sonne ne l'est plus). C'est ajouter à la dénonciation d'idées celle de lâcheté de caractère. Personne ne s'en est aperçu.

Un livre est fini lorsqu'on peut penser l'avoir porté le plus loin possible, c'est-à-dire avec la conscience d'une limite infranchissable, que seul le livre lui-même peut franchir, ou plutôt quelques lecteurs, qui le porteront à sa fin et au-delà de sa fin. Mais le sentiment que le livre idéal vous a échappé, alors qu'il existait déjà tout entier, depuis longtemps, dans une brume somnambulique, d'où il suffisait de l'arracher fragment par fragment, ce sentiment persiste comme réaction vitale d'un objet qui, après s'être déployé de son vivant, désormais se rétracte et fait le mort, avant de plonger dans un sommeil sans rêves.

L'image est la consécration de tout ce qui doit un jour ou l'autre se métamorphoser pour se taire. C'est la plus belle des métamorphoses silencieuses du discours. C'est comme si le discours l'avait précédée dans une vie antérieure. Elle en garde toutes les apparences mais, subtilement, elle est passée de l'autre côté, du côté d'une intuition phénoménale de ce dont il n'y a plus rien à dire. De toute façon, l'analyse elle-même, une fois allée à l'extrême, n'a plus de visage, elle devient son propre masque. C'est alors qu'elle retrouve une évidence

inconnue du côté phénoménal de l'image, qui pourtant, sans cette intuition analytique, n'existerait pas de la même façon.

Leopardi se plaignait de voir imputer sa philosophie du désespoir et sa célébration du néant à ses infortunes, à sa difformité et à ses malheurs personnels. Telle est en effet la violence de l'interprétation, qui confond toujours le principe du mal et l'expérience du malheur. Ce qui est d'ailleurs à double tranchant, car, dans cette perspective, que valent les discours optimistes ? Ils ne seraient que l'expression d'un équilibre et d'une bonne santé générale – ce qui les invalide en termes de sens et de morale. Cependant le Bien n'est jamais mis en cause. Il n'est jamais suspect d'avoir des mobiles extérieurs ou des raisons inavouables. C'est en cela d'ailleurs qu'il est le Bien : c'est qu'on ne le soupçonne même pas et qu'il peut sévir impunément.

Tout le temps qu'on passait jadis à donner un sens au monde, on le passe aujourd'hui à le reproduire artificiellement. C'est autant de gagné. Tout le temps et l'énergie qu'on dépensait jadis à cultiver les apparences et les plaisirs, on le dépense maintenant à transformer le monde et à l'échanger en valeur. C'est autant de perdu.

Tous les événements qui n'ont pas eu lieu, ceux qui se sont perdus en route, ceux qui sont trop lents pour être jamais arrivés et d'autres, silencieux, qui n'auront jamais eu l'occasion de se produire – tout cela constitue l'anti-matière de notre histoire, la « masse manquante » des événements absents qui infléchit le cours des événements réels.

Chez certains Indiens, on enterre ou on brûle le placenta à la naissance, avec le même cérémonial que pour les morts. On considère le placenta comme un être jumeau du nouveau-né, celui qui est sacrifié pour que l'autre vive. Car nous sommes toujours deux au départ, et il faut que l'un meure pour que l'autre vive.

Nous ne sommes réels que par hasard, et immortels sans le savoir.

Je ne cite que ceux que j'admire parce qu'ils ont su dire mieux que moi ce que j'ai voulu dire. Ou ce dont je sens que j'aurais pu l'écrire. C'est comme la déclinaison de votre pensée à travers quelqu'un d'autre, qui vous la restitue, comme si vous la lui aviez donnée. Qu'on ait pu le penser avant vous, mieux que vous, est alors un signe partagé, un signe prédestiné,

comme un objet qui s'offre à l'objectif. Ce plaisir de la citation est donc extrêmement rare, et il doit le rester.

Une existence – qu'est-ce qu'une existence ?

Le vécu, l'existence, les « histoires de vie » – celles de Freud, de Marx : comment ils prenaient leur petit déjeuner, comment ils relouaient leur bonne. Déchiffrer la pensée à travers le trivial, l'exégèse des déchets, la *detective story* biographique qui ravage toute la recherche et la littérature. Investigation du détail, analyse existentielle infinitésimale, dans l'espoir insensé de reconstituer l'ensemble – comme si toute dramaturgie avait disparu de la pensée et de la vie elle-même.

S'il y a eu un moment enchanté d'exploration de la banalité, de magie du fait divers, d'ésotérisme du quotidien, c'est maintenant sur le cadavre de la banalité que s'acharnent les mercenaires de l'art, en savourant leur propre mort.

Au ministère de l'Évidence et de la Réalité, où il émargeait tous les jours en qualité d'expert, il avait conclu ses activités par un rapport qui tendait à montrer que les faits objectifs, les vérités objectives étaient là depuis toujours – comme certaines philosophies l'ont dit, et d'autres démenti – mais qu'elles étaient là en quelque sorte en liste d'attente, et qu'elles n'apparaissaient qu'une à une en fonction des places disponibles, des places vides laissées par la disparition d'autres vérités objectives...

Ronald Reagan, atteint de la maladie d'Alzheimer, a tout simplement oublié qu'il avait été président des États-Unis. Est-ce vraiment si grave ? Lorsqu'il était président, il avait déjà oublié qu'il avait été acteur. Et n'est-ce pas plus grave, quand on l'est, de se prendre pour le président des États-Unis, que d'oublier qu'on l'a été quand on ne l'est plus ?

La plupart des visiteurs de Lascault II ne savent même pas qu'ils visitent le simulacre de la grotte et des fresques. L'original, réservé à quelques visiteurs exceptionnels, n'est plus signalé nulle part. Ceci est un signe de ce que sera bientôt la condition humaine la plus générale : nous vivrons dans un monde dont nous ne saurons même plus que ce n'est pas l'original. Ce qui n'était qu'une hypothèse philosophique sera devenu une dure réalité – mais nous n'en saurons rien.

Pourquoi va-t-on au café ? Pour assister à la folie des autres.

Éviter d'avoir du pouvoir sur qui que ce soit, si ce n'est de vie ou de mort.

Dans un pays lointain encerclé d'eau, les gens croient que les crabes sont responsables du mouvement des marées. Les

crabes en se déplaçant créent des vagues, et les vagues en bougeant soulèvent le vent... C'est le Nombril des Vagues (Déborah).

Merveilleux graffiti sur les murs de Bogota : « *No privatizaron la vida!* » Est-ce que la vie échappera au libéralisme mondial, au destin des banques et des institutions publiques ? Est-ce qu'elle peut échapper à la dérégulation ?

« *Se prohíbe a los materialistas estacionar en lo absoluto* » (il est strictement interdit aux transporteurs de matériel lourd de stationner). Mais aussi : il est interdit aux matérialistes de stationner dans l'absolu ! Proposition inverse : il est interdit aux idéalistes de stationner dans la réalité matérielle.

L'émergence même du désir individuel est une infraction à la norme impersonnelle du groupe et de l'espèce, à une règle imprescriptible, quels que soient les bénéfices de la liberté et de l'émancipation. Les « conflits de famille » psychanalytiques ne sont qu'une localisation restreinte de cette déshérence symbolique.

Avec le téléphone mobile, on ne parle plus de bouche à bouche, mais d'oreille à oreille. Et l'oreille n'est plus celle de l'ouïe et de la voix, c'est celle d'un terminal sensoriel. Phase ultérieure de la colonisation électronique de tous les sens : la tactilité, la digitalité (des écrans) substituée au toucher, la pellicule substituée à la peau, le visuel substitué au regard, le commandement vocal substitué à la voix, et tous les palpeurs virtuels, y compris érotiques, substitués au corps et à la sensualité. Seuls l'odorat et le goût, semble-t-il, n'ont pas encore subi cette métastase informatique.

La gratuité c'est de donner sans contrepartie. Mais il en est une autre, qui est de prendre sans contrepartie. Celle-ci aussi est un acte gratuit, puisque sans équivalence, et on devrait lui accorder la même dignité. Savoir accepter qu'on vous donne sans contre-don de votre part, c'est-à-dire que quelqu'un prenne l'avantage sur vous et marque sa supériorité (c'est la logique symbolique du don), cela aussi est un sacrifice qui vaut bien celui du donateur.

L'idée d'un vent qui soufflerait dans toutes les directions à la fois. Idée magique comme celle d'un horizon vertical. La pensée le réalise, qui signifie dans toutes les directions à la fois. Ou l'œuvre selon Rothko, qui s'ouvre et se referme dans toutes les directions à la fois.

Le monde n'existe pas pour que nous le connaissions. Il n'a aucune prédestination à la connaissance. Cependant celle-ci fait elle-même partie du monde, mais du monde dans son illusion profonde, qui est de n'avoir aucun rapport nécessaire à la connaissance.

Une perversion, une obsession bien incrustée survit à un être vivant au-delà de sa fin. Comme l'homme du vaudou chevauché par un esprit étranger qui en fait sa monture n'a plus qu'une existence fantôme, mais il est porté au-delà de sa fin par la présence incessante de l'incube. Comme Achab disant à son féal : si moi je sens la douleur de ma jambe écrasée, bien qu'elle soit pourrie depuis longtemps, alors pourquoi ne pourrais-tu pas sentir les souffrances atroces dans l'éternité de l'enfer même quand ton corps sera pourri ?

La cour d'appel de Huntsville (Texas) vient de suspendre l'exécution d'un condamné à mort afin d'établir s'il était suffisamment sain d'esprit pour être exécuté. On ne se posait pas tant de questions à l'époque où on pendait les chevaux (au XVIII<sup>e</sup> siècle encore), et où le châtement était cruel, mais non sadique.

Mais peut-être n'est-ce même pas sadique dans la conscience des juges. C'est peut-être tout simplement devenu un droit de l'homme que d'être exécuté en pleine connaissance de cause.

En toute logique, il y aurait lieu pour les débiles mentaux de revendiquer un droit inaliénable à l'intelligence. La puissance publique se doit de remédier à cette cruelle inégalité. Mais il y a sans doute un espoir pour eux du côté de l'intelligence artificielle.

Renversement de la psychanalyse. Au lieu que le rêve soit le lieu d'accomplissement de désirs inassouvis dans la vie réelle, ce serait celle-ci qui serait le lieu d'accomplissement de désirs nés du rêve. Au lieu d'être le dépotoir de l'inconscient, le rêve serait la matrice d'événements réels – rejoignant ainsi le *Dream* des Aborigènes, pour qui il faut qu'un enfant soit rêvé pour être engendré, la paternité « réelle » n'étant que l'effectuation du rêve.

Gorbatchev à l'Occident : la Perestroïka vous rejoindra vous aussi. Il a eu raison pour le pire : une fois effondré le Mur de Berlin et disparu le spectre de l'Est, les structures respectives des deux blocs ont cessé de se tenir en respect (moins par la dissuasion nucléaire que par leur cohérence interne face à l'adversaire). C'est alors que la corruption peut se déployer librement de part et d'autre et prendre une dimension mondiale.

Ce dont on parle a toujours une valeur ironique – c'est l'ironie de tout discours. Par contre il y a une obligation fondamentale envers la langue – c'est parce que la langue est plus réelle que ce dont elle parle que nous avons envers elle la plus grande responsabilité.

Que l'Église se repente ici ou là, envers les Juifs, les Indiens d'Amérique latine, les hérétiques et les sorcières, ou Giordano Bruno (quelle parodie obscène que celle du repentir ! Vous l'avez brûlé, laissez son âme brûler en enfer !), c'est insuffisant. Il serait bon que Dieu lui-même se repente et exprime publiquement son repentir pour toutes les exactions, mystifications et manipulations exercées depuis deux millénaires sur l'espèce humaine. C'est lui qu'il va falloir mettre en examen pour :

- abus de biens spirituels, usage et abus de la dette et de la grâce, fraude et commerce illicite d'indulgences ;

- délit d'initié (il en sait beaucoup trop, qu'il n'a jamais révélé) et désinformation générale par voie d'évangiles apocryphes ;

- constitution de groupes armés et de tribunaux occultes (Inquisition) ;

- construction d'édifices à sa gloire par prélèvement sur la richesse publique ;

- détention illégale de la Vérité, et imposture – se donnant pour trois personnes en une, et deux natures en une seule – et ayant poussé l'escroquerie jusqu'à faire croire qu'il n'existait

pas (il est d'ailleurs le plus grand créateur d'emplois fictifs qui ait existé) ;

– délit de fuite : il a trouvé le moyen de disparaître et de s'évanouir avant l'instruction.

Le procès aura donc lieu par contumace.

Il ne sera défendu par personne. Même Rome a émis un avis défavorable.

Sanction : relégation, mise en résidence surveillée, démission, suicide, incinération et dispersion de ses cendres sur le Web.

Présenter la femme comme une victime innocente de la séduction est une insulte à la féminité elle-même.

Après chaque catastrophe naturelle, tout le monde se met à réparer les dégâts, sans un instant de contemplation, de sidération devant cette vengeance du ciel.

Ce fut un événement d'une telle violence qu'on ne peut pas ne pas penser que quelque chose eut lieu ailleurs, dont il ne fut que la conséquence extrême, un peu comme l'onde d'un séisme lointain anéantit d'un seul coup les murailles d'une ville ancienne.

L'objectif photographique vous rend immédiatement indifférent à vous-mêmes – vous faites intérieurement le mort. Ainsi la présence des caméras de télévision vous rend étranger ou indifférent à ce que vous êtes en train de dire.

Quand quelque chercheur futur énoncera l'idée que les générations de clones et d'êtres artificiels qui nous succéderont descendent de l'homme, ce sera un choc aussi terrible que lorsque Darwin énonça que l'homme descendait du singe.

Une transparence en verre dépoli.

Un jour on découvrira que le Big Bang non plus n'a pas eu lieu. Il fait, avec le bug de l'An 2000, les krachs, les clashes, etc., partie des attractions spectaculaires de cette fin de siècle. La fin de siècle elle-même n'est qu'une attraction spectaculaire.

Tout perfectionnement du mode de vie occidental le fragilise et constitue une arme pour un ennemi potentiel qui a beaucoup moins à perdre. D'où la supériorité des Russes, malgré leur infériorité militaire, en termes de menace nucléaire. D'où la puissance des islamistes en termes de suicide : ils compensent leur

impuissance totale par le seul sacrifice de leur vie, alors que, du côté occidental, tout se joue sur le « zéro mort ».

Elle faisait un complexe d'infériorité vis-à-vis d'elle-même.

Tel cet enfant handicapé qui fait un procès à sa mère pour n'avoir pas, lorsqu'elle était enceinte, mis sa ceinture de sécurité lors de l'accident automobile qui avait provoqué son handicap, n'importe quel enfant pourra bientôt faire un procès à ses parents pour l'avoir mis au monde.

C'est de son opposition à autre chose que quelque chose fait sens – c'est de son opposition à rien qu'elle fait contresens. « La langue peut se contenter de l'opposition de quelque chose avec rien » (Saussure).

Pas besoin de « *virus ex machina* ». Le bug résulte tout simplement de l'hypersensibilité des machines aux conditions finales. Et notre bug à nous, notre bug existentiel, résulte de l'hypersensibilité aux conditions idéales de vie qui nous sont faites.

La double flèche du temps. Le Big Bang et le Big Crunch se déclenchent simultanément, la fin commence en même temps que le commencement. Les choses commencent à disparaître dans l'instant même où elles commencent à apparaître. Les deux dimensions se croisent à tout moment, et chaque instant est le lieu d'interférence des deux flèches.

Mensonge d'une évolution finale comme des lignes horizontales. Illusion de la fin. Pas de point irréversible du temps. Comme un vent qui soufflerait dans toutes les directions à la fois, les choses vont à la fois de leur commencement à leur fin, et de leur fin à leur commencement.

Le Big Crunch n'est plus le résultat final, ou le négatif du Big Bang. Il a son parcours autonome et sa puissance propre, tout comme le Mal vis-à-vis du Bien dans l'hérésie fondamentale du christianisme, le manichéisme.

Apoptose : dès qu'une cellule naît, elle commence de mourir. Non pas qu'elle s'épuise d'elle-même et meure en quelque sorte de vieillesse – non : dès qu'elle naît et que se déclenche son programme de vie, se déclenche automatiquement le programme adverse, celui de sa mort. D'ailleurs, s'il y a une quelconque défaillance de cette programmation de mort, la cellule vivra indéfiniment et se développera à l'infini.

Ces deux puissances se conjuguent en toutes choses comme la force centrifuge et la force d'inertie, comme la gravité et l'anti-gravité.

Est-ce qu'une flamme éclairée par une autre flamme peut donner elle aussi une ombre sur le mur ?

De la célébrité comme de la sexualité il ne reste que la nostalgie du temps où elles avaient de l'importance (souvent l'une par rapport à l'autre). Mais la nostalgie du sexe est elle-même encore aphrodisiaque – ou bien est-ce la sexualité qui n'est jamais que nostalgique ?

Aussi loin qu'il m'en souviennne, je n'ai jamais été malheureux. Impossible d'être malheureux – c'est une infirmité congénitale. C'est une malédiction, un malheur pire que tous les autres. C'est comme d'être aveugle de naissance. On vous parle d'un monde de la vision dont vous n'avez aucune preuve. On vous parle d'un monde du malheur dont vous n'avez aucune intuition profonde.

On était dans le XXI<sup>e</sup> siècle bien avant l'An 2000. D'où la prédiction que l'An 2000 n'aurait pas lieu. Par contre, une fois passée l'échéance de l'An 2000, on se rend compte qu'on est toujours désespérément dans le XX<sup>e</sup>, sinon dans le XIX<sup>e</sup> siècle. C'est peut-être un des effets de l'autre flèche du temps : en même temps qu'on fonce vers un état ultérieur, on s'enfonce parallèlement dans l'autre sens, vers un futur antérieur.

Quand on pense que les oiseaux sont venus des dinosaures, on peut se demander ce qu'une même transmutation fabuleuse ferait de l'espèce humaine et des mammifères en général. Peut-on imaginer quelque chose d'aussi différent de l'homme et du mammifère que l'hirondelle du tyrannosaure ?

La tempête de cette fin d'année a suivi, d'ouest en est, exactement la même voie que l'éclipse de soleil de l'été dernier. Le « *path of totality* » est devenu le « *path of nihility* ».

Quand on suit le même parcours que la tempête, et à la même vitesse, d'ouest en est à 180 km/heure avec le train, on a l'impression d'être la tempête elle-même.

Il fit passer tous ses objets au détecteur de mensonges. Et que croyez-vous qu'il arrivât ? Eh bien ils avouèrent tous qu'ils avaient menti sur leur fonction.

Il fit passer la réalité et la vérité elles-mêmes au détecteur de mensonges. Et elles avouèrent qu'elles n'y avaient jamais cru.

Finalement il fit passer le détecteur lui-même au détecteur de mensonges. Et ce fut comme Malkovitch se court-circuitant lui-même : tout ne fut plus que mensonge.

Tous les médias voués à l'identitaire, au sanitaire, au sécuritaire, à l'humanitaire – au publicitaire. Il y a dans le suffixe

« aire » quelque chose qui caractérise assez bien notre culture comme funerarium des idées reçues et de la pensée unique.

Scène extraordinaire du film *Dans la peau de John Malkovitch* (*Being Malkovitch*), quand Malkovitch lui-même pénètre dans sa propre peau et, s'identifiant à lui-même, engendre d'innombrables métastases de Malkovitch. Le court-circuit produit une sorte d'effet Larsen gigantesque, qu'on pourrait appeler l'« effet Malkovitch ».

On dit : les émissions de télé, ça fait vendre (un livre). Et vendre, ça fait lire, et lire, c'est bon pour la culture, etc. Même autosuggestion en spirale que pour la publicité : la pub, ça fait vendre, vendre, ça fait consommer, et consommer, ça fait jouir.

Devant l'échéance tonitruante de l'An 2000, les gens se sont défaussés et ont fait profil bas. L'An 2000 au fond n'était qu'un bluff, même le Big Bug n'a pas eu lieu. Mélange de satisfaction et de déception profonde devant l'absence de catastrophe.

Mais au fond l'An Mil n'était-il pas lui aussi une mystification ? Rétrospective celle-là : on s'est inventé la Grande Peur de l'An Mil rétrospectivement, alors qu'on s'est inventé celle de l'An 2000 par anticipation.

Le territoire, le corps, le réel, cette table n'ont pas disparu physiquement, ils ont disparu métaphysiquement.

Jadis la catharsis était la purification des passions par le feu, aujourd'hui c'est leur liquidation par le flux.

Les souvenirs heureux ne le sont devenus que par l'opération du souvenir. Devant toutes ces choses merveilleuses je n'ai aucune imagination de ce que je vois. C'est comme si j'étais tapi, toute conscience éteinte, au fond de mon œil, et les voyais défiler de loin, à travers son humeur vitreuse, son voile d'ennui et de déjà-vu.

Tout le réel est là, présent, le ciel, les femmes, le soleil, et il est impossible de passer à l'acte de la représentation.

L'immense rumeur ou intoxication mentale par où le sens et le réel s'écoulaient dans une hémorragie sans fin. « Il voyait le triomphe grandissant du progrès dans la tolérance – éducation universelle, suffrage universel, droits de la majorité, droits des femmes, droits des enfants, droits des criminels, unité des différentes races, sécurité sociale, santé publique, droit à la justice – la lutte menée durant trois siècles révolutionnaires couronnée de succès, tandis que les entraves féodales de l'église et de la famille s'effritaient, que les privilèges de l'aristocratie se

répandaient largement, démocratisés, en particulier les privilèges de la libido, le droit de perdre ses inhibitions, d'être spontané, d'uriner, de déféquer, de roter, de s'accoupler dans toutes les positions, à trois, à quatre, polymorphe, d'atteindre à la noblesse par le naturel, d'être primitif, de combiner l'ingéniosité dans le loisir et la luxure de Versailles avec l'aisance érotique sous les hibiscus de Samoa. Un sombre romantisme aujourd'hui prenait corps. Le racisme, toutes ces étranges doctrines érotiques, l'exotisme et la couleur locale s'étant désagrégés, les masses avaient hérité de tout cela en pleine dégénérescence pour se faire une certaine idée du mal d'être blanc et du pouvoir rédempteur d'être noir... »

L'actualité est une maladie incurable.

*La villa Palagonia – Palerme.*

Encerclée de monstres, de gnomes et de silhouettes difformes, à l'image du duc de Palagonie qui l'a fait construire – lui-même difforme et contrefait, et qui pour corriger cette disgrâce, eut le malin génie de tapisser toutes les pièces, y compris les plafonds, de miroirs convexes ou concaves, si bien que chacun s'y trouvait distordu et contrefait, y compris sa femme, qui était très belle et dont il ne supportait pas qu'elle en prît orgueil. Ainsi fit-il inscrire dans le vestibule de la grande salle (la demeure elle-même est construite en spirale) :

*Specchiati in quelli cristalli  
e nell'istessa  
magnificenza singular  
contempla  
di fralezza mortale  
l'immagine espressa.*

« Regarde-toi en ces cristaux  
et dans cette même  
magnificence singulière  
contemple  
l'image expresse  
d'une fragilité mortelle. »

Cependant l'imagination perverse du duc de Palagonie le mystifiait lui-même. Car si l'image souligne la fragilité mortelle de toutes choses, et singulièrement de la beauté, elle ne fait que la donner à voir – elle ne l'est pas, et même elle nous en protège. Si la mort est présente dans l'image, elle ne peut l'être en même temps dans l'imagination. Le cristal finalement absorbe la mort, les miroirs absorbent la monstruosité, l'image absorbe toutes les passions réelles et en transfigure l'agonie (qui rime si bien avec Palagonie).

Si l'image est la présence de la mort, alors il n'y a pas d'imagination de la mort.

Si le temps est l'image pure de toutes choses, alors il n'y a pas d'imagination du temps.

Si l'image est rivale du réel, et une rivale victorieuse, alors il n'y a pas d'imagination de la réalité.

Ainsi ni la ville Palagonia ni les Catacombes des Cappucini, avec leurs centaines de spectres embaumés dressés dans ses couloirs, ne nous donnent l'imagination de la mort ou d'une fragilité mortelle. Ce sont des simulacres, et ils négocient la mort par le spectacle de la mort, qui en elle-même est inimaginable. Le charme, toujours plus ou moins funèbre et mélancolique, du simulacre, est qu'il nous permet de ne pas choisir entre l'illusion et la réalité.

La farandole de monstres du parc de la villa et la villa elle-même est aujourd'hui encerclée, au cœur de la banlieue de Palerme, par une monstruosité bien pire, celle des immeubles de béton et de la frénésie du trafic automobile, du bruit et de la fureur moderne – le véritable septième cercle de l'enfer, dirait Ceronetti, le déferlement d'une technicité qui, elle, a rayé de son imagination l'idée même et le principe du Mal, et en regard de laquelle l'espace de la villa fait figure de dernière trace initiatique, préservant en ses miroirs, pour peu de temps encore, le silence de la fragilité.

La mort véritable, l'anéantissement, l'extermination est là dehors, pur produit de la modernité, auquel résiste encore, mieux que toute valeur morale, l'étincelle du Mal.

Les aveugles de naissance à qui on « rend » la vue, ou les opérés de la cataracte, sont souvent complètement désemparés, dans un désarroi qui peut aller jusqu'au suicide. Traumatisés par cette immersion dans un univers inconnu – comme si on faisait soudain cadeau du sexe à des êtres asexués, qu'advient-il ? Qu'en serait-il des animaux si on leur ouvrait la dimension du langage ? Qu'en est-il de l'être humain à qui on rend soudain la liberté (les serfs de Russie se sont révoltés en leur temps contre l'émancipation, et la liberté n'a sans doute pas fini de nous déstabiliser) ?

Extraordinaire contresens qu'il y a à penser que chaque fonction, chaque sens, chaque dimension nouvelle est automatiquement une valeur ajoutée. C'est le même problème que celui de l'adjonction du mouvement, du son, du relief et de la couleur à l'image. La même question se pose avec notre entrée dans le Virtuel. Qu'en est-il, pour l'espèce entière, de l'ouverture de cette dimension artificielle ? Est-elle comme notre sixième sens ? Sommes-nous comme des aveugles de naissance à qui on aurait rendu la vue ? Sommes-nous des « opérés du Virtuel », des miraculés du numérique, ivres de toutes ces possibilités nouvelles, mais aussi affolés et désemparés par l'ouverture d'une quatrième dimension qui nous est aussi étrangère que le langage peut l'être aux animaux ?

Plutôt que miraculés, ne sommes-nous pas plutôt comme les Énervés de Jumièges – les tendons coupés, les muscles avachis, dérivant sur le radeau de la Méduse, sur le terminal de nos écrans à cristaux liquides ?

« Il n'est pas une seule femme au monde dont la possession soit plus précieuse que la vérité qu'elle te révèle en te faisant souffrir. »

Mais quelle est cette vérité merveilleuse ?

Que la possession est un leurre, et que la souffrance même est inutile ? La vérité n'est-elle pas plutôt celle d'une promesse jamais tenue, toujours déçue ? La vérité, c'est que la femme n'a rien de plus à t'offrir que la possession, si ce n'est de te la refuser. Se refuser à toi comme la vérité se refuse à toi. La révélation est donc celle que la possession de la vérité, comme celle de la femme, est un leurre, et que le monde est définitivement l'œuvre du Mal et le lieu du scandale. En bref, c'est la révélation de l'inexistence de Dieu.

Pourtant, l'absence de vérité, si elle nous était révélée, serait plus précieuse encore que la vérité. Est-il nécessaire d'en passer par la souffrance pour en arriver là ? Toute vérité révélée par la souffrance est une mystification. La femme est une mystification. Dieu est une mystification. Cette proposition même est une mystification. Elle n'est belle que dans sa littéralité, dans sa signification insoluble, et parce qu'elle n'a pas plus de vérité que ce dont elle parle.

« C'est le temps désespéré que pour bien faire il faut perdre la vie » (Françoise de Cézelli aux consuls de Narbonne – août 1582).

DANS LA MÊME COLLECTION

Jacques Derrida

*Passions*

Jacques Derrida

*Sauf le nom*

Jacques Derrida

*Khôra*

Jacques Derrida

*Mal d'Archive*

Philippe Bonnefis

*Parfums*

Jean Baudrillard

*Fragments*

*Cool Memories III*

Jacques Derrida

*Apories*

Denis Hollier

*Épreuves d'artiste*

Jacques Derrida

*Le monolinguisme de l'autre*

Jacques Derrida

*Adieu*

*à Emmanuel Lévinas*

Jacques Derrida  
*Demeure*  
*Maurice Blanchot*

Jean-François Lyotard  
*Chambre sourde*

Jacques Rancière  
*La Chair des mots*

Jean-François Lyotard  
*La Confession d'Augustin*

Hélène Cixous  
Jacques Derrida  
*Voiles*

Philippe Bonnefis  
*Giono*  
*Le petit pan de mur bleu*

Jacques Derrida  
*Donner la mort*

René Major  
*Au commencement – La vie la mort*

Yves Peyré  
*À hauteur d'oubli*

Jacques Derrida  
*Le toucher, Jean-Luc Nancy*

Jean-Luc Nancy  
*Le regard du portrait*

Jacques Derrida  
Safaa Fathy  
*Tourner les mots. Au bord d'un film*

Jean Baudrillard  
*Cool Memories IV*

Jean-François Lyotard  
*Misère de la philosophie*



CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ  
D'IMPRIMER POUR LE  
COMPTE DES ÉDITIONS GALILÉE  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À  
MAYENNE EN SEPTEMBRE 2000  
NUMÉRO D'IMPRESSION : 48995  
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2000.  
NUMÉRO D'ÉDITION : 563

Code Sodis : S 20 621 2

Imprimé en France







J L  
TRENT UNIVERSITY



0 1164 0573940 4



160 F  
24,39 €  
ISBN 2-7186-0538-3